

LA FÉDÉRATION BALKANIQUE

БАЛКАНСКА ФЕДЕРАЦИЈА BALKANSKA FEDERACIJA

БАЛКАНСКА ФЕДЕРАЦИЈА FEDERACIONIT BALKANIK

ΒΑΛΚΑΝΙΚΗ ΟΜΟΣΠΟΝΔΙΑ FEDERATIUNEA BALCANICA

بالقاز فدراسیونی

Adressez la correspondance à
F. LINDNER, Wien, IX.
Postamt 72, Postfach № 37

Paraissant tous les
1 et 15 du mois

Prix du numéro et abonnement pour 6 mois :
5000 et 60.000 cour. pour l'Autriche
10 cents et 1 dollar pour tous pays restants

SOMMAIRE

TEXTE FRANÇAIS (289—296)

- G. Kasanovsky. Au royaume des bourreaux.
D. Pilgrim. L'impérialisme anglais prépare de nouvelles guerres.
N. Mermet. Ahmed bey Zogou à l'oeuvre.
N. Kalinka. Tzankov à plat ventre devant Pachitch.
D. Vladislavoff. Todor Panitza. Son activité révolutionnaire.

TEXTE ALLEMAND (296—297)

- L. Mandl. Nikola Pašić. Ein Porträt.

TEXTE SERBE (298)

- M. Владимиров. Политичка ситуација у Југославији.

TEXTE BULGARE (298—302)

- Г. Казановски. В царството на главорезите.
Д. Владиславов. Тодор Паница. Неговата револуционна дейност.
Балканска Федерација. Сжбирајте помощи! Записвајте нови абонати за Балканска Федерација.

TEXTE ALBANAIS (302)

- N. N. Një leter prej Shqiperie.

TEXTE CROATE (303—304)

- L. Mandl. Nikola Pašić. Portret.

TEXTE SLOVÈNE (304)

- B. Goričan. Kmetski pokret v Sloveniji.



Partie Française



Au royaume des bourreaux

Appel à la civilisation européenne

Voici deux mois que les dictateurs fascistes redoublent leurs cruautés en Bulgarie. L'attentat de l'église Ste. Nédélia de Sofia a été un excellent prétexte pour ces cannibales! c'était le signal du massacre en masses des intellectuels, des ouvriers, des artisans et des paysans bulgares. Les informations qui parviennent à la presse étrangère sur les événements bulgares sont telles, qu'elles soulèvent l'indignation chez les hommes les moins sensibles. Les rares personnes qui ont pu échapper à la mort racontent les tortures et les assassinats qui dépassent les époques les plus sombres de l'histoire. L'inquisition du moyen âge pâlit devant les exploits de ceux qui tiennent en mains le sort du peuple bulgare.

„Les tortures — raconte un des rescapés — qu'on fait subir aux victimes sont différentes: on bat avec des matraques en caoutchouc, on coupe les ongles des doigts, on enfonce des clous de bois sous les ongles, on frappe aux pieds avec une barre de fer, on coupe des parties du corps, on casse les reins, etc. Si ces tortures ne suffisent pas pour faire dire aux victimes ce que les autorités demandent d'eux, alors on les force à se creuser la tombe aux environs de Sofia, en leur signifiant qu'on les fusillera sur les champs. Si tout cela les laisse inébranlables, on les fusille. Il arrive aussi qu'on ramène certains emprisonnés dans leurs cellules, dans l'intention de les torturer de nouveau, n'ayant pu obtenir d'eux les aveux qu'on escomptait. Pareil cas est arrivé à Kazandjèff qu'on emmena la nuit aux environs de la ville. De retour dans la prison, tout son corps était couvert de sillons noirs. Nombreux sont les cas de folie, par suite de ces traitements sans nom.

Deux mille personnes furent emprisonnées après l'attentat de Sofia; rien qu'à la Sûreté Générale on en emprisonna un millier.

Le nombre de tués à Sofia le jour même de l'attentat s'élève à 500 personnes. Les soldats bulgares s'étant refusés d'accomplir cette infâmie, c'est les bandits macédoniens du sanguinaire général bulgare Protoguéroff qui se chargèrent de massacrer les innocents.

Dans toute la Bulgarie on emprisonna environ 25.000 personnes.

Voici les noms de quelques tués.

Nicolas Pétrini, député, de la gauche agrairienne.
Kossovsky, député, directeur de la Centrale coopérative agrairienne, de la gauche du parti.
Grantcharoff, avocat, journaliste, agrairien de gauche.
Dr. Néno Tzarvoulanoff, médecin, membre de l'ex-parti communiste.

Joseph Herbst, sans-parti, ancien directeur de la presse près du ministère des affaires Etrangères, rédacteur de quotidiens „Ek“ et „Dnes“.

Todor Athanassoff, membre de l'ancien parti communiste.
Todor Danailoff, conseiller municipal, membre de l'ex-parti communiste.

Petar Yaneff, ancien ministre de la Justice, agrairien.
Alexandre Boteff, ancien ministre des Travaux publics, ex-président du Parlement, en prison depuis deux ans, d'où on le sortit pour le fusiller, — agrairien.

Eftim Christoff, conseiller municipal, du parti agrairien.
Christo Kissovsky et N. Guitcheff, ex-députés du parti agraire.

Guéorgui Bakaloff, écrivain et critique littéraire connu. Traducteur des œuvres marxistes, membre de l'ex-parti communiste.

Ivan Nédélkoff-Chabline, publiciste, membre de l'ancien parti communiste.

Anton Ivanoff, ouvrier, membre du Comité Central de l'ex-parti communiste, emprisonné depuis le 12 Septembre 1923.

Vladimir Blagoëff, avocat, fils du fondateur du parti social-démocrate bulgare et du parti communiste.

Avram Stoyanoff, télégraphiste, membre de l'ex-parti communiste.

Blagoï Zaharieff, instituteur, membre de l'ex-parti communiste, condamné et tué en prison.

Dr. Ivan Pachoff, avocat, et sa femme la doctoresse Louise, membres de l'ancien parti communiste.

Marko Passof, étudiant.

Todor Pavloff, publiciste, pédagogue talentueux, littérateur, rédacteur du journal des jeunesses communistes; les derniers temps rédacteur des journaux „Nachi dni“ et „Narodni vesti“.

Jeko Dimitroff, secrétaire de l'union des Syndicats ouvriers, membres de l'ex-parti communiste.

Stéphane Maneff, avocat réputé, ex-député de la fraction communiste au Parlement.

Jordan Abadjieff, ancien secrétaire du Conseil des Ministres — du Parti Agraire.

Trifoun Kouneff-Lantcheloto, juriste, poète et publiciste — du Parti Agraire.

Christo Yassenoff, poète et écrivain.

Dr. Petar Mikhoff, avocat, ancien président du tribunal de Sofia, ancien président de la haute Cour, défenseur des anciens ministres agrariens.

Major Assen Agoff, aviateur.

Major Guéorgui Kotcheff, condamné à 15 années et tué en prison.

Otto Néhellis, allemand, ancien directeur du magasin national paysan.

Kordova, sous-directeur de la Banque Générale de Sofia, un des grands banquiers de la Bulgarie.

Le général Topaldjikoff, ancien attaché militaire à Constantinople, ancien chef d'état-major de corps d'armée.

Le général Litcheff, ancien commandant de la garnison de Sofia.

Jordan Vichnoffgradsky, ancien secrétaire du ministère de l'Intérieur, ancien député agrarien.

Ilva Stovanoff, ancien préfet de Sofia, — du Parti Agraire.

Nicolas Peneff, membre du Comité Central de l'ancien parti communiste; assassiné en prison, où il se trouvait en prévention depuis le 12 septembre 1923.

Kyrrill Pavloff, ancien ministre, membre du Comité Central de l'Union Agraire.

I. Garvansky, Kojouharoff, Derchpansky, anciens députés du Parti Agraire.

Vassil Mouletaroff, avocat, ancien député et conseiller municipal, ex-membre du Parti Communiste.

Serguëi Roumyantzeff, poète, du Parti Agraire.

Dr. Kotcho Konsouloff, ancien député du Parti Agraire.

Dans ce carnage général beaucoup d'étudiants et des officiers de l'armée active furent tués.

A la Sûreté Générale de Sofia on emprisonna, entre autres, les personnes suivantes:

Tzanko Bakaloff et sa femme. Bakaloff est un poète populaire, ancien ministre de l'Instruction publique, — du Comité Central de l'Union Agraire.

La femme d'Ivan Nédélkoff, qui fut tué.

Anna Maimounkova, institutrice, rédactrice de l'organe féminin de l'ancien parti communiste.

Kondeva, institutrice, etc.

Le nombre des femmes emprisonnées dépasse la centaine.

Le 31 Mai, avant de renvoyer les 10.000 soldats appelés pour „rétablir l'ordre“, les bourreaux bulgares préparèrent un nouveau massacre de tout ceux qui ont participé au mouvement communiste et à celui de la gauche agrarienne. On isola Sofia du reste du monde. On défendit l'entrée ou la sortie de la ville à tout le monde, à l'exception des représentants des Etats étrangers. La circulation fut interdite, les journaux cessèrent de paraître. Les pharmacies mêmes furent fermées; de nombreuses familles restèrent sans nourriture. On opéra des perquisitions dans toute la ville et on emprisonna 800 personnes. Les dépêches des agences télégraphiques annoncent qu'on „entendit les échos des fusillades à l'intérieur des prisons...“

Tels sont les crimes qui se commettent dans la capitale bulgare.

En province, la situation est aussi tragique.

Quotidiennement on annonce, comme un fait-divers, l'assassinat des personnes pour „tentative de fuite“. Les soldats et les gendarmes sont attaqués par des „inconnus“. Comme par hasard, les escorteurs ont toujours la vie sauve, mais les escortés sont tués! Bien souvent on parle de la découverte sensationnelle des nids de conspirateurs et de „bandits“. Il paraît aussi que les étudiants et les lycéens „se suicident“, etc.

A Varna, un groupe de détectives et d'officiers, sous les ordres du major de cavalerie et député de la bande gouvernemen-

taie, Kémileff, s'intraduisit nuitamment dans les maisons des communistes et des agrariens de gauche connus, les faisaient enlever de leurs lits, et aux environs de la ville, les fusillaient sans autre procédure.

Quelques jours plus tard, le „héros“ et député Kémileff quitta Varna pour Roussé. Il fut fêté, accompagné jusqu'à la gare en grande pompe par la police et les officiers, qui saluaient en lui leur prouesse „héroïque“.

A Roussé, prétend le „Wiener Allgemeine Zeitung“ du premier, — feuille de la légation bulgare de Vienne, — la sûreté fut attaquée par des inconnus, qu'on n'a pu encore identifier, malgré les recherches, ces „inconnus“, en vérité des agents du pouvoir, tuèrent froidement les citoyens suivants de cette ville:

N. Kiroff, avocat, ancien député communiste et maire de la ville.

Mintcho Topaloff, tailleur, ex-suppléant du maire.

Philippe Rakovsky, agent de la société d'assurances „Sokol“.

Guéorgui Tokoucheff, conseiller municipal.

Toutoundjéff, Anguéloff et Athanassoff, avocats, ce dernier ancien député, „le père du communisme“ à Roussé, comme l'appelle le correspondant du journal viennois.

Six personnes encore furent grièvement blessées et transportées à l'hôpital.

Ces lâchetés et ces crimes indignèrent au plus haut point la population de Roussé, sans distinction d'opinions et de partis.

Dans toute la Bulgarie, dans les villes comme dans les villages de quelque importance, les prisons regorgent d'intellectuels, d'ouvriers et de paysans, des jeunes gens et des femmes. A Plovdiv, à Samokov, Plévné, Sévliëvo, Troyan, Choumen, Vidin, Roussé, Varna, Bourgas, Karnobat, Aïtos, Sliven, Starà et Nova Zagora, Vratza, à Ferdinand et partout les cellules sont bondées. Les tribunaux militaires fonctionnent jour et nuit. Pour le fait le plus bénigne le ministère public demande la peine de mort, qui est acceptée et exécutée immédiatement.

Au procès de l'attentat de Sofia, huit personnes furent condamnées à mort, mais cinq des accusés furent tués préalablement; les trois vivants furent condamnés et pendus publiquement; en plein Sofia. Trois autres sont condamnés à mort pour complicité, dont une française et un citoyen français. On condamne à mort en masse pour „conspiration“, sans parler de ceux qui sont condamnés à de longues années de gêne.

Dans la prison de Sofia 15 condamnés à mort attendent leur tour.

A Plovdiv, sept personnes sont condamnées à mort; à Vratza trois, à Kazanlik 4, à Plévné 15 procès de „conspiration“ sont intentés.

Tel est le tableau de la situation à l'intérieur de la Bulgarie.

Les satrapes bulgares poursuivent la politique d'extermination la plus féroce qu'on puisse imaginer envers les masses travailleuses, les intellectuels et ceux qui ont l'esprit réveillé, dans l'espoir de domestiquer ces masses et de les forcer de suivre leur politique catastrophique.

Pour réaliser ces buts, Tzankoff et sa bande usent de deux moyens:

Ou bien ils tuent sans juger tous les communistes et les agrariens de gauche, contre lesquels les tribunaux militaires ne pourraient relever aucun chef d'accusation sérieuse.

Ou bien, en emprisonnant, ils jugent et tuent, se basant sur leurs lois draconiennes, — tout ce qui est communiste ou qui se rattache au mouvement de la gauche agraire.

Ils massacrent et ils continueront à massacrer jusqu'à l'extermination de tous les paysans, ouvriers et intellectuels conscients, susceptibles de devenir les guides du peuple travailleur.

Il n'est nul besoin, vu la situation, d'insister sur l'état de siège, qui règne, sur l'inexistence de la liberté de la presse, de réunion et d'association. La Bulgarie de Tzankoff et de ses bandits vit une crise économique dure, le commerce et l'industrie s'en ressentent fortement, le chômage grandit et la misère frappe à la porte des habitants.

Dans un pays gouverné par des inquisiteurs, cette situation matérielle et morale est en rapport de cause à effet.

Nous nous demandons qui et quand mettra-t-on fin à cette situation?

Sur quoi s'appuie la clique gouvernante pour se maintenir?

Quels sont les facteurs qui pourraient aider le peuple à se libérer de ses tyrans?

Nous savons que le gouvernement de Tzankoff n'a pas la confiance du peuple bulgare.

Toute l'opposition bourgeoise, — y compris les social-démocrates, qui trempèrent leurs mains dans le sang et sont encore, o honte! une section de l'Internationale socialiste et ouvrière, — avant le coup d'Etat du 9 Juin 1923 parvenait à peine à avoir 300.000 électeurs, quand l'Union Agraire en avait 500.000 et le Parti Communiste 250.000

C'est pour cela que se produisit le coup d'Etat militaire. Depuis qu'il est au pouvoir, Tzankoff ne se maintient que par la terreur, aidé dans sa besogne par les officiers, la police, la gendarmerie, les 10.000 soldats de Wrangel, les égorgeurs macédoniens (quelques centaines) de Protoguéroff et par les spéculateurs bourgeois, en tout de 3 à 5% de la population.

Les forces intérieures sur lesquelles repose ce gouvernement barbare sont inexistantes. Il n'a pas même l'appui de „l'opposition“ bourgeoise qui, s'il le soutient, le fait par peur, sachant que les fascistes sanguinaires ne les épargneraient pas à l'occasion.

Le pouvoir dictatorial bulgare repose uniquement sur les Etats étrangers; s'il existe c'est grâce aux puissances de l'Entente: l'Angleterre, la France et l'Italie.

Les gouvernements de ces Etats, pour sauvegarder les intérêts respectifs de leurs bourgeoisies impérialistes, poussent le gouvernement bulgare à continuer sa politique sanguinaire.

Ce n'est pas par hasard qu'après la visite de Kalfoff à Paris, Londres, Rome, Bukarest et Belgrade, il y eût 800 nouvelles arrestations et qu'on entendit les échos des fusillades dans la cour de la prison de Sofia...“

Mais si les gouvernements de l'Entente sont en si bonnes relations avec des décapiteurs du genre des maîtres actuels de la Bulgarie, les masses travailleuses et les intellectuels indépendants de l'Europe et du monde ne peuvent pas être indifférents devant l'extermination de tout un peuple.

C'est à eux que nous nous adressons pour élever leurs protestations contre la terreur blanche en Bulgarie. C'est à eux que nous faisons appel pour dévoiler par la plume et par la parole le régime des „professeurs“ et des généraux sadiques en Bulgarie, et de déclencher le boycottage moral de ce gouvernement. Nous leur demandons d'user de leur influence dans les Parlements et les Sénats, pour arrêter le soutien donné par leurs gouvernements aux bandits bulgares.

Nous savons que s'ils font l'effort nécessaire ils pourront sauver la vie des dizaines de milliers de paysans et d'ouvriers bulgares.

Quoi qu'on en pense, nous sommes convaincus que pour une grande part, si Tzankoff reste au pouvoir ou s'il est renversé, dépendra de l'attitude qu'ils adopteront et la pression qu'ils feront sur leurs gouvernements. Nous ne pouvons croire qu'ils resteront passifs quand il s'agit de la défense de tout un peuple. car le défendre, c'est défendre l'humanité opprimée.

Il y a une cinquantaine d'années que le libéral Gladstone éleva sa puissante voix contre les massacres que commettaient les turcs à l'occasion de l'insurrection dans le sud de la Bulgarie et l'assassinat d'une centaine de paysans à Batak. Cette protestation ne fut pas vaine, l'opinion anglaise s'en émut et prit fait et cause pour les opprimés bulgares, et l'effusion du sang fut arrêtée. Il ne se passa pas deux ans que le sultan et ses pachas cessèrent d'être les maîtres de la Bulgarie.

Aujourd'hui le sultan est un Bourbon bulgare, les pachas sont les propres frères des fusillés.

Depuis que le fascisme sanguinaire règne en Bulgarie, il y a plus de 20.000 citoyens fusillés.

A l'époque de l'égorgeage des Arméniens et des Macédoniens les chefs de différents partis politiques en Europe exprimèrent leurs indignations contre cette barbarie: Jean Jaurès, Francis de Pressencé, Marcel Sembat, Edouard Vaillant, Ed. Bernstein, L. Trotsky, Krsto Rakovsky, Van Kohl, Em. Vandervelde, pour les socialistes; Elisée Reclus, Pierre Quillard, pour les anarchistes; pour les radicaux et radicaux-socialistes: Camille Pelletan, G. Clémenceau, Victor Berard; pour les cléricaux même Denis Cochin. Ces protestations ne se limitèrent pas contre le sultan; durant les guerres balkaniques, elles s'élevèrent de même contre les atrocités des autorités bulgares, grecques et serbes. Les campagnes étaient menées à la fois dans la presse, dans les réunions publiques et au Parlement.

Les représentants des masses travailleuses, ceux de la libre-pensée, les savants et les écrivains continueront-ils à rester muets devant le carnage de presque tout un peuple?

La légende de complots bolchevistes, de préparation de l'insurrection armée, visant à soviétiser les Balkans, sont des inventions minutieusement propagées par les bourreaux bulgares, et cela n'excuse nullement l'attitude de réserve observée par certains représentants des masses travailleuses de l'Occident.

Quels que soient les révolutionnaires bulgares, les autorités n'ont pas le droit d'égorger le peuple qu'ils ont pour tâche de défendre.

Ce n'est pas par esprit chrétien que nous nous adressons aux représentants de l'opinion publique avancée de l'Occident, non; c'est au nom d'une cause plus élevée; au nom de l'humanité nous leur demandons de protester contre le vandalisme des gouvernants bulgares et d'exiger la cessation des tueries, la levée de l'état de siège, le garantie au droit élémentaire à la vie des

masses ouvrières et paysannes, des intellectuels et de la jeunesse bulgares.

S'ils continuent à rester indifférents au massacre de tout un peuple, la responsabilité morale n'incombera pas seulement sur les gouvernements sur lesquels s'appuie la bande de Tzankoff pour continuer à détenir le pouvoir, mais aussi sur les représentants de l'opinion publique européenne avancée, car ils ont la puissance et peuvent garantir la vie et la liberté au peuple travailleur de Bulgarie.

G. Kasanovsky

L'impérialisme anglais prépare de nouvelles guerres

Ces derniers temps la politique internationale entre dans la phase fatale des préparatifs et des combinaisons d'avant-guerre. L'atmosphère politique d'aujourd'hui rappelle celle de la veille du conflit mondial de 1914, avec cette différence pourtant que les causes d'une conflagration sont plus multiples qu'en 1914. Il y a un mois, demandant le vote des crédits de guerre au Sénat, ce n'est pas pour rien que Mussolini s'écria: „Croyez-vous vraiment que la guerre de 1914—1918 ait été la dernière?“

Nous allons jeter un coup d'œil sur la situation internationale et relever les signes qui indiquent les possibilités plus ou moins lointaines d'un conflit mondial. Dans la situation mondiale actuelle si compliquée, nous pouvons relever quelques points prédominants: 1. Le renforcement de la réaction par la stabilisation momentanée du capitalisme. 2. La grande activité de la diplomatie anglaise pour la formation d'un bloc mondial contre la Russie Soviétiste. 3. Le réveil des peuples orientaux et la lutte révolutionnaire pour l'émancipation des peuples coloniaux et demi-coloniaux. Comme l'Angleterre est le pays qui a le plus grand empire colonial, il est compréhensible qu'elle se sente la plus touchée par la vague révolutionnaire des peuples. Au contraire, la Russie n'a pas de colonies; elle a donné le droit absolu de libre disposition à tous les peuples se trouvant sur son territoire. *Le fait même de son existence est un danger fatal pour l'impérialisme anglais.* C'est pourquoi nous voyons que l'objectif le plus important que poursuit le Foreign-Office est la constitution à tout prix d'un bloc international contre la République Socialiste Soviétiste Russe.

L'épouvantail de la propagande de l'Internationale Communiste est une hypocrisie et un moyen de M. Chamberlain pour convaincre plus facilement les diplomates des gouvernements bourgeois sur le péril rouge. Le résultat le plus récent de cette politique anglaise a été atteint ces jours derniers par l'entente anglo-française dans la question de la sécurité.

Non sans satisfaction, le „Times“ constate que se basant sur ce compromis, le gouvernement français renoncera au plan d'Herriot qui visait à une entente plus solide avec la Russie, possibilité soulignée par Tchitchérine au troisième congrès des Soviets. Et quoique voilé, *ce compromis anglo-français n'est autre chose qu'une entente militaire contre la Russie Soviétiste, — un danger sérieux d'une nouvelle guerre.* Par le traité sur les garanties et l'entrée forcée de l'Allemagne dans la Société des nations, le rôle de celle-ci sera réduit à devenir une colonie militaire pour les opérations éventuelles anglo-françaises contre la Russie.

Dans les Balkans et en Europe Centrale, la diplomatie anglaise développe son activité avec plus de succès encore, se servant des gouvernements serviles, des dynasties et des innombrables agents à sa solde. A la dernière conférence de la Petite Entente à Bucarest, inspirée par Londres, la Roumanie et la Yougoslavie conclurent une convention militaire sur les chemins de fer. D'ici peu une convention semblable sera conclue entre les autres membres de la Petite Entente. On connaît la résolution prise à Bucarest concernant la Russie et celle faisant allusion au pays balkanique (la Bulgarie) dans lequel les communistes pourraient s'emparer du pouvoir.

D'autre part le gouvernement conservateur de Baldwin soutient efficacement Tsankov et Pachitch, sans égard pour la terreur inconnue jusqu'ici dans les annales de l'histoire qui règne en Bulgarie, et qu'en Yougoslavie les questions de nationalités s'enveniment jusqu'au plus haut point. Notons que l'état-major des autonomistes macédoniens, Iv. Mihailov et le général Protoguéroff tendent vainement les mains vers Londres. *Albion n'a jamais libéré un peuple; au contraire, elle a toujours travaillé à perpétuer leurs esclavages, en contribuant à leur oppression.*

Dans les moments décisifs l'Angleterre ne sera pas avec le mouvement libérateur macédonien, mais avec Pachitch. Les mouvements national-révolutionnaires des Balkans n'ont rien à espérer de Chamberlain, de Mussolini et de Briand; les alliés naturels de ces mouvements sont les masses travailleuses du monde. Cette vérité a été la mieux comprise par les révolutionnaires chinois en lutte contre les impérialistes étrangers. Unis

dans le parti „Gomindan“, fondé par l'immortel Sun-Yat-Sen, ils ont lancé l'appel suivant aux ouvriers anglais: „Nous faisons la grève et nous luttons contre les massacreurs anglais. Nos morts se multiplient d'heure en heure. Nous combattons à mort contre les autorités qui représentent votre bourgeoisie et qui veulent continuer à opprimer notre pays. Au nom de l'humanité et de la fraternité internationale nous demandons votre aide. Rappelez — vous de votre idéal et de l'indestructible lien qui unit les masses travailleuses du monde!“

Se sentant perdre du terrain, l'impérialisme anglais mobilise toutes ses forces contre les peuples coloniaux et demi-coloniaux. Dans les Balkans il se sert de Tsankov, Pachitch et d'Ahmed Zogou. Ce dernier est aidé par l'Angleterre, pour avoir concédé des terrains pétrolifères en Albanie au trust Anglo-Persian. Au Maroc, l'impérialisme anglais, après avoir longtemps ravitaillé en contrebande en armes et en munitions Abd-El-Krim, favorise le bloc franco-espagnol contre le mouvement libérateur. En Arabie, les anglais utilisent leur influence pour brouiller les différentes tribus entre elles.

En Perse, ils soutiennent les réactionnaires et les féodaux contre le mouvement national. Au sud de la Perse, ils poussèrent le cheik Haïzal à un soulèvement.

En Egypte et au Soudan l'Angleterre de Chamberlain, profita de l'assassinat du sirdar Sir Lee Stack pour abroger la constitution et dissoudre le Parlement nationaliste.

En Turquie, les impérialistes anglais préparèrent l'insurrection des féodaux kurdes, afin de se rapprocher des sources de naphte de Mossoul.

En Afghanistan indépendant les émissaires anglais soutinrent le soulèvement réactionnaire d'Abdul-Keril-Khan; mécontents de sa défaite, ils sont en train de préparer une nouvelle émeute, en procurant de l'argent et des munitions à Omar Khan, dont ils veulent faire un instrument servile dans la capitale afghane Kaboul.

Enfin, voyons le rôle joué par l'Angleterre officielle dans les derniers événements qui se déroulent en Chine. Les ouvriers et les étudiants de Changhaï luttent de toutes leurs forces contre les impérialistes anglais et japonais. Le mouvement s'étend de plus en plus à Hong-Kong, Canton, Pékin et dans l'immense Chine. Le mouvement est guidé par le parti national-révolutionnaire „Gomindan“ qui suit les conseils du „père de la révolution chinoise“ Sun-Yat-Sen. Le gouvernement anglais fait tout son possible par étouffer le mouvement libérateur; il envoie des croiseurs dans les ports chinois, procure des munitions et donne de larges subsides aux généraux réactionnaires Tchénch-Su-Mintch et Touang-Se-Siu.

Là-bas, on est en pleine bataille, et nous sommes certains d'exprimer ici les sentiments des révolutionnaires des Balkans, en envoyant nos salutations fraternelles aux combattants, espérant en la victoire de la révolution nationale chinoise.

Jusqu'à la dernière guerre l'impérialisme anglais n'avait que succès dans sa politique coloniale. Mais aujourd'hui les peuples coloniaux de l'Orient et demi-coloniaux des Balkans se sont réveillés, avec la volonté inébranlable de se libérer politiquement et économiquement.

Les nouvelles guerres qui surgiront, probablement comme des conséquences logiques de l'activité de l'impérialisme anglais, porteront en même temps en elles l'anéantissement définitif de celui-ci.

D. Pilgrim

Ahmed bey Zogou à l'oeuvre

Venu au pouvoir grâce aux troupes serbes et aux wrangles en décembre dernier, financé par Pachitch et soutenu, tant moralement que matériellement par les impérialistes anglais — il toucha du Foreign Office 13 millions de francs or — le représentant des féodaux albanais Ahmed bey Zogou, se maintient depuis par l'état de siège le plus féroce. Dans ce pays le meurtre ou la disparition d'un adversaire politique est un fait-divers quotidien, auquel on est tant habitué dans les Balkans, qu'il passe inaperçu, l'opinion publique sachant à quoi s'en tenir. Néanmoins, pour l'étranger, on tâche, tant bien que mal, de sauver les apparences et de faire bonne figure à mauvais jeu. La liberté de la presse n'existant pas, il est souvent très difficile d'être au courant de ce qui se passe dans le pays. Quant aux agences gouvernementales, on sait ce qu'il faut en penser: dans les pires moments, elles sont tenues à l'optimisme de commande. Le bourrage de crâne est des plus insensifs, les nouvelles venant toujours de source officielle.

Si un étranger de marque vint à passer par le pays, on le reçoit comme un prince, on le fête et on le flatte sans réticences. Le cas de M. Henri Béraud, qui fit un voyage en Albanie, ces mois derniers, et enregistra ses impressions dans „L'Illustration“ du 28 mars, n'est pas exceptionnel. En le recevant avec tant d'honneurs, Ahmed Zogou et sa bande savaient les bénéfices moraux qu'ils en tiraient auprès des pays occidentaux,

qui ignorent tout de l'étranger, et de l'Albanie en particulier. La reconnaissance de Béraud ne tonda pas à s'exprimer. D'après son article de „L'Illustration“ tout serait pour le mieux dans la meilleure Albanie. Quand tout un peuple plie sous le joug du tyran, quand il n'y a que famine et misère, des révoltes quasi quotidiennes dans quelque coin du pays, M. Henri Béraud trouve que l'Albanie marche à grands pas vers le bien-être, le progrès et la civilisation! Le portrait qu'il trace de Zogou, ce „Président de la République“ par la grâce de Belgrade, est aussi flatteur que faux.

D'un chef de bande à la solde de l'étranger, M. Béraud nous montre l'homme „parlant au nom du peuple dont il est l'élu“ — élu par qui, M. Béraud? — d'un vulgaire condottieri qui vend les intérêts les plus sacrés de son peuple, il ose prétendre qu'il est corps et âme dévoué à celui-ci.

Nous ne connaissons pas l'activité politique actuelle de M. Henri Béraud. Pourtant, il fut un temps, immédiatement après le carnage mondial, où il sympathisa ouvertement avec le groupement de l'Association Républicaine des Anciens Combattants, association fondée par le regretté Raymond Lefèvre, Henri Barbusse, Vailland Couturier et leurs amis. Depuis, il semble qu'il a bien changé. Prix Goncourt, journaliste connu, écrivain arrivé, il semble que ces succès littéraires le grisent et l'enivrent. Quoi qu'il en soit, consciemment ou inconsciemment, M. Henri Béraud, par son article sur l'Albanie, rend un méritoire service à la réaction balkanique.

Nous n'entreprendrons pas de réfuter ses énormités sur Mussolini. L'Interview qu'il a obtenu du „Duce“ et publié dans un quotidien parisien, dans lequel il écrit qu'en regardant Mussolini il s'est convaincu de son innocence dans l'assassinat de Matteoti, est tout simplement monstrueux. Ce n'est plus un secret pour personne que le vrai assassin de Matteoti n'est autre que Benito Mussolini, qui organisa le lâche meurtre de son courageux adversaire.

En bon laquais de la contre-révolution qu'il est, nous n'avons qu'un conseil à donner à M. Henri Béraud: qu'il rende visite à Tsankov, à Pachitch, à Bratiano, qui oppriment et qui massacrent les masses ouvrières et paysannes des Balkans. Nous lui certifions d'avance qu'on lui réservera un accueil chaleureux, comme à tous ceux, nombreux chez les journalistes, qui servent les dictateurs et les oligarchies financières. Dans ces conditions nous nous refusons de discuter plus amplement avec un homme qui tient à tout prix à nous convaincre de sa mauvaise foi et de son malhonnêteté, car de tels hommes ne peuvent être sensibles qu'aux arguments sonnants...

* * *

On ne sait presque rien en Europe du règne de la tyrannie en Albanie et des méfaits qu'elle commet. La conspiration du silence est jalousement gardée sur les crimes des féodaux albanais. N'empêche que dans ce coin des Balkans, tout un peuple subit l'esclavage d'une poignée d'hommes. Le régime d'état de siège y est instauré en permanence. Quelques mercenaires et des fonctionnaires yougoslaves camouflés, y font la pluie et le beau temps. Le peuple a avec lui l'élite intellectuelle du pays, que le couteau du bourreau n'a pu atteindre, celle-ci ayant pu s'échapper à l'étranger.

En Albanie on tue, on emprisonne et on interne tous ceux qui osent protester contre les cruautés et les injustices du régime. Les agents d'Ahmed Zogou assassinèrent toute une élite de combattants national-révolutionnaires albanais.

On se souvient encore, qu'à peine au pouvoir, ils tuèrent Zia Dibra, officier de carrière et un des chefs du mouvement révolutionnaire. L'escorte qui le menait de Durazzo à Bérat, le cribla de balles en chemin.

Après Zia Dibra, ce fut le tour de Salih Tcheka, jeune journaliste, tué de la même façon que Dibra. Les autorités invoquèrent la traditionnelle „tentative de fuite“, pour expliquer cet horrible crime. Rêdjep Préza, procureur de Krouma succomba dans les mêmes conditions. Et Asslan Tzouri, le neveu de Bayram Tzouri, trouva une mort tragique avec deux autres de ses camarades, pendant que les soldats les escortaient de Krouma à Scutari.

Que dire de l'assassinat à Bari de Louis Gurakuqi, ministre dans le cabinet de Mgr. Fan Nollî? Ce meurtre fut organisé par le consul albanais de cette ville, sans que s'en suive aucune conséquence judiciaire pour lui. Que dire des criminels du droit commun qu'on lâche des prisons albanaises et qui se promènent librement par l'Europe, à la recherche des révolutionnaires exilés?

En tant que Gurakuqi, les bourreaux du peuple albanais privèrent celui-ci d'un serviteur dévoué et sincère. Ce fin lettré de l'Université de Naples, sut s'assimiler tout ce que la culture latine a de bon et de positif. Ses ouvrages assurèrent, eu quelque sorte, la formation de la langue littéraire albanaise; les premières écoles nationales librement fondées furent son œuvre et le résultat de son infatigable activité.

Faut-il rappeler comment Zogou vint à bout de l'indomptable, du grand Bairam Tzouri? Sa popularité était telle que le gouvernement albanais, celui-même qui le traqua impitoyablement et parvint à l'abattre, fut obligé de lui faire des funérailles grandioses, comme n'en virent jamais les montagnes albanaises.

Nous n'évoquons ici que des noms connus du peuple albanais, les martyrs qui tombèrent sous les balles des mercenaires des féodaux. Outre ceux-là il y a tant d'autres qui succombèrent sans qu'on puisse savoir au juste leur fin tragique.

Pour énumérer les noms des emprisonnés et des internés, nous pourrions étaler une longue liste; nous nous contenterons pourtant de citer quelques noms, qui illustrent suffisamment le régime albanais.

Depuis que les féodaux ont repris le pouvoir, ils tiennent en prison *Ali Tabakou*, le juge le plus intègre de l'Albanie. C'est lui qui fit condamner Ahmed Zogou à 10 années de prison, comme auteur moral de l'assassinat de deux américains, qui furent mystérieusement tués. Ce crime s'explique facilement par la concurrence que se font les divers trusts pétroliers, dont ces deux américains en représentaient un, hostile à Zogou.

Le major Ali Riza Topali et le capitaine Racca sont engeôlés, parce que connus comme des adversaires décidés de la bande de Zogou.

Nébil Tcheka, un des meilleurs auteurs humoristiques de l'Albanie et le traducteur en langue turque de plusieurs ouvrages philosophiques, de "Force et Matière" de Büchner, entre autres, est interné à Santi-Quaranta. *Les frères Tchomai*, avocats, et *Berssim Nicham*, haut fonctionnaire, sont internés à Krouya; le vicux nationaliste albanais *Salih Hodja* à Scutari.

* * *

Les assassinats et les emprisonnements ne donnent pas les résultats qu'espérait le gouvernement de la bande réactionnaire. Le mécontentement ne cesse de grandir dans le peuple; les "tchéttas" révolutionnaires se multiplient comme par enchantement; elles eurent ces derniers jours des rencontres sanglantes avec la gendarmerie dans le sud et au nord de l'Albanie. Sur la Maléssia de Kossovo, elles réussirent à occuper les postes de la gendarmerie. Alarmé par ces signes avant coureurs de la débâcle finale, Ahmed Zogou vient d'appeler sous les armes plusieurs classes. Avec ces jeunes recrues il pense pouvoir continuer son règne, confisquant les fusils et les armes aux paysans, les battant à mort quand ils refusent de se laisser désarmer.

L'essai de se donner une figure constitutionnelle et légale ne lui réussit guère. Les élections au nouveau Parlement, qui viennent d'avoir lieu, furent en vérité, un échec pour les féodaux. Tandis que sous le gouvernement de Fan Nollu presque tout le peuple prenait part au vote, cette fois-ci ne votèrent que 5 à 10% des électeurs, les votes variant par préfectures.

Ahmed Zogou et les féodaux albanais croient qu'il pourront indéfiniment détenir le pouvoir à l'aide de l'étranger. Mais ils ont beau donner Saint-Naoum, point stratégique important aux impérialistes yougoslaves, pour les compenser des services qu'ils leurs rendent. Et l'exploitation des terrains pétroliers albanais cédés à l'Anglo Persian Oil Cie., en récompense de l'aide effectif du gouvernement Baldwin, contre le trust américain Standard Oil et Sinclair, — qui mène une lutte sourde depuis des années contre la première —; de même que les promesses faites au gouvernement italien et à ses financiers de leur concéder des forêts et des domaines de l'Etat, — n'empêcheront pas le peuple albanais de secouer son joug et de briser ses chaînes.

Dans la lutte qui est engagée les révolutionnaires sauront profiter des leçons du passé. Cette fois-ci ils agiront avec plus d'énergie et de décision contre leurs ennemis du dedans et du dehors. De cette façon, le passé aura servi à préparer et à consolider le présent, et le régime féodal aura vécu.

Pour une dent, les deux yeux; pour un oeil, toute la gueule; sans cela pas de victoire à espérer.

Que les révolutionnaires albanais s'en souviennent!

Rome, le 8 Juin 1925

N. Mermet

Tsankoff à plat ventre devant la Serbie de Pachitch

Yvan Mikhaïloff laquais de Tsankoff.

Ivan Mikhaïloff a affirmé au fameux Némanoff que son organisation lutterait contre Tsankoff avec la même énergie avec laquelle elle a lutté contre Stamboliiski, si le professeur sanglant suivait la politique qu'avait adopté le leader agrarien à l'égard de la Yougoslavie.

Cette affirmation n'a d'autre but que de jeter de la poudre aux yeux des masses macédoniennes, car Mikhaïloff est un laquais aussi servile de Tsankoff que l'est Protoghéroff,

Par sa déclaration, Mikhaïloff veut faire croire que Tsankoff pratique envers la Yougoslavie une toute autre politique que celle de Stamboliiski.

Si l'organisation de Mikhaïloff et de Protoghéroff soutient le gouvernement du coup d'Etat, ce serait pour cette raison même.

Or, nous allons démontrer que Mikhaïloff et ses acolytes mentent effrontément et que Tsankoff, non seulement a adopté la ligne de conduite de Stamboliiski envers le gouvernement Pachitch, mais il est allé beaucoup plus loin encore dans la même voie, jusqu'à trahir la cause sainte de notre peuple martyr, le peuple macédonien.

La bande d'Ivan Mikhaïloff cherche à nous présenter comme l'ennemi de l'émancipation macédonienne, et cela parce que nous avons préconisé dès l'apparition de cet organe la lutte contre Tsankoff.

Les ennemis de la Macédoine libre, ce sont les Mikhaïloff, qui consciemment se font les défenseurs zélés de Tsankoff, traître à notre noble cause.

L'un des principaux griefs du conspirateur Tsankoff était que le gouvernement agrarien humiliait la Bulgarie devant la Serbie de Pachitch.

Les autonomistes, en complet accord sur ce point avec l'usurpateur, s'écriaient sur un ton indigné:

„Si la Bulgarie a été vaincue, ce n'est pas une raison, pour que le gouvernement bulgare se prosterne devant Pachitch, bourreau du peuple macédonien.“

Les apôtres du patriotisme de l'ordre et de la légalité ont renversé Stamboliiski et sont venus au pouvoir; ils ont inauguré leur règne par un coup d'Etat, c'est-à-dire par l'insurrection et l'illégalité. Ils ont ramassé leurs portefeuilles ministériels dans le sang et le deuil, le sang et le deuil des masses populaires.

Les masses macédoniennes induites en erreur par les chefs autonomistes, vendus à la clique de Tsankoff, poussèrent un soupir de soulagement à la suite de la disparition du gouvernement qui cherchait à gagner l'amitié du cabinet de Belgrade, leur asservisseur. Mais on n'a pas tardé à s'apercevoir que l'indignation patriotique de Tsankoff contre la trahison de Stamboliiski n'était que de la plus vile démagogie.

Mais, au fait, peut-on accuser le leader agrarien d'avoir pratiqué une politique de servilité? On sait que Stamboliiski en sa qualité de représentant des intérêts et de l'idéologie paysanne professait des idées antimilitaristes et pacifistes. Il était conséquent avec lui-même en cherchant un *modus vivendi* avec Belgrade et même une entente avec la Yougoslavie. La politique agrarienne à l'égard de la Serbie était donc sincère, puisqu'elle était le fruit de certaines convictions arrêtées et nettes.

Dans ces conditions serait-il juste de taxer cette politique de servile, d'offensante à la dignité et à l'amour propre national? Peut-on en dire autant de Tsankoff?

Tsankoff est le type le plus abject de l'intellectuel bourgeois. C'est un arriviste et comme tel prêt à toutes les trahisons, à toutes les compromissions. Au début de sa vie étudiante, obéissant aux impulsions généreuses de la jeunesse il fait parade d'idées démocratiques, il se dit même socialiste, révolutionnaire. Mais plus tard, comme il veut arriver, il tourne le dos au socialisme et se met au service des bourgeois et des banquiers. Comme tel, il jouit naturellement de la confiance entière de la Ligue militaire. Il embrasse avec joie leurs aspirations antipopulaires, leurs tendances impérialistes, leurs haines et leurs projets malfaisants. Il va sans dire qu'il est patriote, chauvain, militariste, revanchard, ennemi juré de la Serbie.

Il est clair qu'un homme de cette conviction, de cette trempe, après avoir fulminé contre la trahison de Stamboliiski, après avoir cloué au pilori le servilisme agrarien, ne voudrait pas marcher sur les traces de son prédécesseur! S'il ne provoquera pas l'ennemi abhorré par une attitude arrogante, du moins il observera envers lui une ligne de conduite digne, même hautaine.

Mais que voyons-nous? Le lendemain même du coup d'Etat du 9 Juin ce caméléon, ce matamore sans vertèbres croit de son devoir de se prosterner à plat ventre devant Pachitch, de proclamer hautement que son gouvernement fait complètement sienne toute la politique de Stamboliiski à l'égard de la Serbie, accepte tous les traités, toutes les conventions conclues avec Pachitch, y compris le fameux accord de Nich que les „Zgovoristes“ avec les „voïvodes“ macédoniens avaient flétri avec une vigueur toute particulière.

Tsankoff et sa bande macédonienne feignaient de se révolter contre les poursuites dont les révolutionnaires macédoniens étaient l'objet de la part du gouvernement Stamboliiski. Ils y voyaient un gage donné par ce même gouvernement à Pachitch.

Or, le cabinet Tsankoff non seulement a adopté la politique serbophile de Stamboliiski, mais il s'est empressé, lui, adversaire acharné de la Yougoslavie et le soi-disant défenseur et ami de la cause macédonienne de donner lui-même les assurances de „loyauté“ à la camarilla de Belgrade, en raflant les voïvodes macé-

doniens et les envoyant à l'intérieur dans les camps de concentration.

Si le geste de Stamboliisky contre les révolutionnaires macédoniens était compréhensible, celui de Tsankoff ne l'était point, il constituait une infamie.

Haï à l'intérieur par les masses populaires qu'il a étouffées dans leurs sangs, maintenu au pouvoir seulement par les baïonnettes de la Ligue militaire et les revolvers des voïvodes macédoniens, il se voit obligé de mendier, sinon l'amitié au moins la neutralité indulgente de l'extérieur, particulièrement de la Serbie.

Aussi, s'acharne-t-il à multiplier à l'égard de Belgrade les témoignages de servilité, d'humiliation et de félonie.

Mais comment désarmer l'étranger, se faire pardonner ses forfaits, ses crimes sanglants, se rendre intéressant?

Il s'est donné une mission, celle de sauver non seulement le Balkans, mais l'Europe même!

De quel danger? Du communisme, de l'anarchie, du désordre, sanglant!

La bande Tsankoff, gardienne de l'ordre et de la légalité!

Ce serait une farce désopilante, si ce n'était une tragédie sombre, sanglante et suffoquante:

Tsankoff, le loup, le cannibal faisant l'agneau innocent; Tsankoff le bandit posant à l'honnête homme!

Mais comment ce champion farouche de l'ordre et de la légalité a-t-il pris le pouvoir? N'est ce pas par le fer et par le feu, en violant l'ordre et la légalité? De quel droit parle-t-il donc de principes dont il est la négation personifiée?

Avec quel toupet jure-t-il en leur nom?

Avant le coup d'Etat, la Bulgarie travaillait dans le calme et la paix. Elle cherchait à panser les blessures profondes des guerres menées par les partis militaristes et bourgeois.

Les communistes que Tsankoff présente aujourd'hui comme des révolutionnaires dangereux, indomptables, des gens rêvant des complots et des attentats, étaient alors tranquilles, innocents, car on ne les traquait pas pour leurs idées comme des bêtes fauves.

Ainsi Stamboliisky, en novembre 1921, en traitant au Sobranié la question de l'armée, déclarait:

„Il ne nous faut pas de troupes pour dompter nos révolutionnaires, les communistes. J'affirme que ceux-ci sont plus tranquilles que les partis de droite, les bourgeois de chez nous.“

Stamboliisky jetait l'anathème contre les partis bourgeois, car les Tsankoff, la main dans la main avec la Ligue militaire, les autonomistes et l'armée de Wrangel, ne cessait de comploter contre le pacifisme des agrariens, qu'ils finissent par briser.

Le gouvernement de Tsankoff né de la conspiration, de l'illégalité et de la guerre civile — voilà la source du désordre dans les Balkans!

Après l'arrestation des voïvodes macédoniens et la suspension de leurs organes par le gouvernement de Tsankoff, la politique de servilité de ce dernier envers la Serbie était devenue tellement évidente pour les macédoniens que même les membres du Comité Central, tels Alexandroff et Protogéroff, ont eu des crises de conscience, il est vrai passagères. Ils ont, dans leurs moments de lucidité, reconnu et proclamé la nécessité de combattre l'ennemi masqué.

On connaît les phases tragiques de cette triste et honteuse histoire. Le gouvernement Tsankoff en usant de toutes les ruses a réussi à faire renier à ses chefs leurs signatures et ce qui est plus grave encore, à déchaîner dans l'Organisation la guerre fratricide la plus terrible et la plus ignoble qu'un parti révolutionnaire ait jamais connue. Un à un sont tombés les meilleurs militants macédoniens dont l'unique crime était de voir clair, c'est-à-dire de proclamer que le salut de la Macédoine est dans une action commune de tous les peuples opprimés des Balkans contre les gouvernements qui les martyrisent.

Tsankoff, non content d'avoir fait verser le sang précieux des plus nobles combattants pour l'affranchissement de la Macédoine, commit une suprême trahison, poussé uniquement par le souci de la conservation de son pouvoir.

Nous faisons allusion à sa visite à Belgrade.

Comme on le sait, le cabinet de Belgrade était alors en butte aux plus graves difficultés intérieures. Pachitch, représentant des intérêts de la féodalité serbe, voulait assurer l'hégémonie de sa classe sur les peuples économiquement et culturellement beaucoup plus avancés, qui forment l'Etat yougoslave. Naturellement les victimes luttèrent contre leurs oppresseurs, les gouvernants actuels de Belgrade. Cette lutte ayant atteint son apogée, Pachitch pour chercher une issue à sa situation embarrassante eût recours à une manœuvre diabolique: malgré son dédain et sa haine contre le cabinet Tsankoff et les suspicions dont il l'enveloppe, il a tendu la main à son compère de Sofia pour lutter ensemble contre „l'ennemi commun“, entendez le bolchevisme, mais en réalité pour mater le parti de Ra-

ditch et les organisations révolutionnaires des autres nationalités de Yougoslavie qui réclament leur affranchissement de l'hégémonie Serbe.

Ce n'est un secret pour personne que le parti de Raditch, dénoncé comme bolcheviste, est partisan de la propriété individuelle, c'est-à-dire contre le credo communiste et par conséquent pour l'ordre social actuel. D'ailleurs, Raditch a déclaré, à plusieurs reprises et nettement qu'il n'était pas communiste. Si, toutefois il a entretenu des rapports avec l'Internationale Paysanne de Moscou, il l'a fait pour des considérations d'ordre purement tactique.

Le péril communiste en Yougoslavie était donc une invention de Pachitch pour le besoin d'une mauvaise cause. L'existence de ce péril a été catégoriquement démenti par des hommes d'Etat aussi peu suspects de bolchevisme, comme M. V. Marinkovitch, ex ministre des affaires étrangères de Yougoslavie.

Quoiqu'il en soit, Tsankoff poussé d'un côté par sa haine aveugle contre le communisme, de l'autre, fouetté par un besoin irrésistible de conquérir les bonnes grâces de Pachitch, a serré avec empressement la main que lui tendait ce dernier pour une besogne indigne et inavouable.

Nous connaissons aujourd'hui le résultat de ce voyage.

Pachitch, sous prétexte de lutter contre le communisme, a foncé sur ses adversaires politiques, le Parti Republicain Paysan Croate, l'un des piliers du Bloc d'opposition, au moment le plus critique de la bataille, c'est-à-dire à la veille des élections.

Pachitch est sorti victorieux de la lutte; son régime d'oppression est consolidé. La cause de l'émancipation des peuples de Yougoslavie, y compris la Macédoine, a reçu un coup formidable.

Tsankoff, complice de Pachitch, en porte toute la responsabilité.

Il donna ainsi une nouvelle preuve éclatante que nous avons parfaitement raison de le ranger parmi les ennemis de l'affranchissement de notre peuple martyr.

Après cette trahison inouïe de Tsankoff, Ivan Mikhaïloff a encore le toupet de présenter ce félon comme un ami de la cause de notre malheureux peuple!

Mais il n'est pas besoin d'aller chercher si loin les preuves de la trahison du gouvernement de Tsankoff. M. L. Némanoff, l'homme de confiance aussi bien de Pachitch que de Tsankoff, serviteur dévoué des autonomistes, confident de Protogéroff et d'Ivan Mikhaïloff, se charge lui-même de faire magistralement la preuve de la trahison de Tsankoff, de démontrer sa félonie et d'affirmer en toutes lettres et solennellement que la politique de Tsankoff ne diffère en rien de celle de Stamboliisky. En effet, voici ce qu'a écrit Némanoff dans les „Dernières Nouvelles“ de Milioukoff, paraissant à Paris:

„Le résultat de cette révision a été la conviction générale qu'il n'existe pour la Bulgarie qu'une voie de salut, celle de la réconciliation et du rapprochement avec la Yougoslavie, basé sur le renoncement entier et définitif à quelles prétentions que cela soit sur la Macédoine. Sous ce rapport le point de vue de M. Tsankoff est le même que celui de feu Stamboliisky et le gouvernement actuel, dès son arrivée au pouvoir, n'a cessé de répéter combien sincèrement il désire arriver à une entente avec la Yougoslavie, en lui fournissant toutes les assurances et garanties désirables. Ce gouvernement a constamment répété que la Bulgarie a renoncé à toutes prétentions concernant la Macédoine et qu'elle considère cette question comme définitivement réglée sous le rapport politique et territorial.“ (la Bulgarie du 3 Juin 1925.)

Mais ce n'est pas tout. Tsankoff vient de démontrer ces jours-ci que, non seulement qu'il peut se mettre à plat ventre devant la Serbie, mais qu'il est capable de commettre la lâcheté la plus répugnante.

On sait que le chef des tortionnaires, le général Rousseff, parlant de l'attentat de Ste. Nédélia au Sobranié, a fait des déclarations formelles par lesquelles il mettait en cause les autorités serbes. La complicité du gouvernement de Belgrade était tellement indéniable aux yeux de la bande Tsankoff, qu'après Rousseff, Kalfoff crut de son devoir de s'en ouvrir aux trois députés du Labour Party qui avaient visité le ministre des affaires étrangères. Les délégués du parti ouvrier britannique ont rapporté les affirmations de Kalfoff dans leurs interviews accordées aux journalistes. D'autre part, ce n'est un secret pour personne que la cour martiale au cours du procès intenté aux auteurs de l'attentat a ordonné aux accusés et aux témoins de demander le huit clos toutes les fois qu'ils mettraient en cause la Serbie. C'est dire que le rôle louche joué par les agents serbes dans la préparation de l'attentat ne faisait aucun doute pour les patriotes et les exécuteurs des basses œuvres de la Ligue militaire et des autonomistes.

Or, lorsque le cabinet de Pachitch a été mis au courant des accusations lancées contre la Serbie par les ministres du „Zgovor“, il a demandé immédiatement à Tsankoff non seulement de les démentir, mais de faire des excuses.

Et Tsankoff a commis la lâcheté répugnante de se renier, de mentir en déclarant que Rousseff n'avait jamais mis en cause la Serbie!

Voilà le gouvernement que soutient et glorifie Ivan Mikhaïloff, comme un gouvernement plein de dignité et d'amour propre national, défenseur et ami de la cause macédonienne!

Après tous ces faits concrets, patents, indiscutables, nous demandons à Ivan Mikhaïloff:

Qui ou non Tsankoff suit-il la même politique que Stamboliiski? Avions-nous raison de dénoncer le cabinet Tsankoff comme l'ennemi de la cause macédonienne?

La cabinet Tsankoff, par ses crimes innombrables et monstrueux contre les masses populaires s'est créé une situation telle qu'il est obligé d'entasser les crimes sur les crimes, les trahisons sur les trahisons. Si ce cabinet était arrivé au pouvoir légalement, par le seul jeu du parlementarisme, il aurait pu, en voyant les résultats funestes de sa politique néfaste, se retirer et céder la place à un gouvernement capable d'obtenir l'apaisement des passions déchaînées, la pacification du pays qui va aujourd'hui à pas de géant, vers sa décomposition et sa ruine.

Mais le cabinet Tsankoff est prisonnier de ses propres fautes, il a tant de crimes sur sa conscience, il a suscité tant de haines, justes et inassouvables contre lui, qu'il s'obstinera à rester accroché au pouvoir, rien que par la peur des terribles responsabilités qu'il a assumées, par le vain espoir de retarder le règlement des comptes.

Le peuple macédonien n'a donc rien à attendre de lui, car, comme nous l'avons dit, abhoré à l'intérieur du pays, il vendra à l'étranger toutes nos saintetés pour assurer sa propre sécurité.

Ivan Mikhaïloff et sa bande n'ignorent point tout cela; ils savent très bien la situation sans issue à laquelle est acculée Tsankoff. Mais comme ils se sont faits ses laquais, ses complices et exécuteurs de ses basses œuvres, ils sont forcés de le justifier, de le glorifier et de le soutenir de toutes leurs forces.

Mais les masses populaires de Bulgarie et de Macédoine ne se trompent pas, et l'heure du châtimeur ne tardera pas pour les maîtres comme pour les laquais.

N. Kalinka

Todor Panitza

Son activité révolutionnaire.

Une hypocrite et une vendue abattit le grand révolutionnaire macédonien!

La bande sanguinaire trouva, enfin, l'instrument criminel pour priver la Macédoine de son plus fidèle fils. Quoique né en Bulgarie, Todor Panitza appartenait au peuple macédonien. Il était son enfant, et non un traître et un vendu comme les bandes macédoniennes de Protoguéroff; il s'enthousiasmait de l'idéal du peuple: la Macédoine libre et indépendante!

Panitza ne servait que la Macédoine, mais jamais ses oppresseurs. La bande gouvernementale, les traîtres verhovistes* ont beau essayer d'assombrir et d'amoinrir le grand révolutionnaire; ils n'y parviendront pas.

Panitza tomba victime de son audace, sa persévérance et sa confiance dans la lutte pour l'idéal national.

Il fut lâchement assassiné par une dégénérée qui s'était perfidement introduite dans sa famille, car les criminels verhovistes qui le guettaient depuis vingt ans, ne purent jamais trouver un macédonien de l'organisation capable de tuer l'audacieux combattant. Le plan satanique du meurtre de Panitza répond bien au caractère de l'organisation des bandits et des égorgeurs de Protoguéroff et Iv. Mihaïloff. L'histoire des luttes humaines, même celle des tribus sauvages, ne connaît pas un assassinat aussi diabolique et aussi misérable.

Avec Todor Panitza s'en va le dernier grand et honnête révolutionnaire d'une époque. Il était le seul vivant du célèbre groupe des révolutionnaires de Sérres, qui depuis 20 ans menèrent la lutte contre les maîtres de la Macédoine et les traîtres. Les gouvernements impérialistes balkaniques n'avaient pas d'ennemi plus redoutable que Panitza.

Qui était-il et quelle était son activité révolutionnaire?

Depuis plus de vingt ans Todor Panitza est à son poste de combat. Il se lança dans le combat révolutionnaire à côté de G. Deltchev, Yané Sandanski, Dimo H. Dimoff, et jusqu'aux derniers instants de sa vie, il défendit les positions d'un vrai révolutionnaire. Il entra dans l'organisation révolutionnaire avec la profonde conviction que l'indépendance de la Macédoine sera seulement possible quand le peuple macédonien s'organisera sur une véritable base révolutionnaire, menant la lutte à

* „Verhovistes“ (les sommets); qualificatif donné aux membres de l'Organisation Révolutionnaire Intérieure Macédonienne qui suivent servilement la politique des Cobourg et des gouvernants impérialistes bulgares. N. D. L. R.

la fois contre le régime de l'impérialisme turc et contre la politique expansionniste des Etats balkaniques et de leurs instruments: le verhovisme bulgare et les „tchéta“ gouvernementales serbes et grecques.

Comme le groupe de Sérres menait son activité dans la partie de la Macédoine exposée aux provocations du verhovisme bulgare, conséquemment, la lutte du révolutionnaire était dirigée en tout premier lieu contre les traîtres verhovistes et les autorités turques. Membre actif et dévoué du groupe révolutionnaire de Sérres, qui se montra toujours le représentant véritable de l'organisation révolutionnaire macédonienne, Panitza accomplit la décision du congrès départemental, en exécutant, en plein Sofia, deux des représentants typiques du verhovisme bulgare et balkanique: Ivan Garvanoff et Boris Sarafov.

Garvanoff, représentant pendant des dizaines d'années de l'organisation, ne faisait pas de distinction entre la politique de la Cour bulgare et celle de l'organisation révolutionnaire; il était le défenseur le plus acharné de cette plateforme à l'intérieur de l'organisation macédonienne, qui identifiait les intérêts impérialistes bulgares et ceux du peuple macédonien. Et Boris Sarafov alla si loin, qu'il vendit son organisation au gouvernement serbe, s'engageant devant lui, moyennant deniers, de faciliter l'entrée des „tchéta“ serbes en Macédoine.

L'acte de Panitza fut le châtimeur que méritaient les vendeurs de l'Organisation Révolutionnaire Intérieure Macédonienne.

Pendant le régime constitutionnel turc, les possibilités d'un travail légal existants, Panitza et ses camarades en usèrent et œuvrèrent à la délivrance du peuple macédonien, tout en conservant les groupes et les comités révolutionnaires. Il prit une part active à la formation de la section macédonienne du Parti National Fédératif, dont il fut un des plus modestes et des plus dévoués guides.

Dans son rayon révolutionnaire, le département de Drama, servi par son caractère doux et sympathique, et grâce à son dévouement à la cause du peuple, il était aimé et respecté de tout le monde, sans distinction de nationalités. Les turcs et les bulgares, les grecs et les koutzo-vlah voyaient en lui à un degré égal leur sincère défenseur et leur protecteur. Pour bien des progrès réalisés la population de cette contrée en était gré à lui.

Comme tous ses amis, Panitza était convaincu que le régime constitutionnel turc donnait assez de garantie pour la défense des intérêts et des droits du peuple macédonien. Il était partisan du pouvoir constitutionnel. C'est pour cela qu'à la fin de mars 1909, quand le sultan Hamid et les contre-révolutionnaires firent le coup d'Etat pour le rétablissement du régime absolutiste, qu'ils trouvèrent Panitza tout le premier, sans hésitation, prêt à partir pour Constantinople et lutter contre la réaction. Il y alla avec Sandansky, Tchedomir Kantardjieff, Tchernopéïeff et d'autres révolutionnaires, d'où ils revinrent victorieux: la réaction avait eu le dessous.

Les nationalistes-verhovistes bulgares, groupés dans des clubs constitutionnels, dont le chef était Karayovov — aujourd'hui le principal organisateur de meurtres sous le gouvernement Tsankov et des bandes de Protoguéroff en Europe — qui déclenchèrent une forte agitation pour rendre impossible la lutte contre la réaction, — essayèrent après la victoire, de préparer aux combattants de la liberté une réception solennelle à Salonique. Panitza fut le premier à décliner cet „honneur“ des traîtres au peuple macédonien.

Pendant la guerre balkanique, Panitza cessa momentanément son activité révolutionnaire et la lutte politique. Comme citoyen bulgare, il remplit ses obligations.

Durant la guerre de 1912-1913, il y participa comme soldat et combattit avec ses camarades à Boulaïra et Kotchani.

A la guerre européenne il se battit courageusement à côté de feu Tchernopéïeff, près de Krivolak et il fut grièvement blessé. Ayant interrompu son activité révolutionnaire, il s'occupa de ses affaires privées, mais ses ennemis le poursuivaient quand-même de leur haine. Sous Stamboulinsky ils lui intentèrent un procès, l'accusant des faits commis par d'autres, — les officiers. Malgré cette évidence, ils réussirent à le faire condamner.

Quoique vivant à l'écart de toute activité politique, Panitza se tenait toujours en contact étroit avec les habitants du département de Sérres. En 1912, certains révolutionnaires turcs décidèrent de mener la lutte pour la libération de la Thrace occidentale et de la Macédoine orientale. Ils demandèrent la collaboration de Panitza, qui l'accepta. En route pour la Macédoine orientale il s'arrêta à Névrokop, où il fut découvert. La ville fut cernée par les bandits d'Alexandroff et les soldats gouvernementaux au nombre de cinq mille. La maison où il s'était réfugié fut brûlée. Panitza avait seulement une cinquantaine de fidèles combattants avec lui. Et malgré qu'il se trouvât dans une situation intenable, il réussit à couper le cordon ennemi, lesquels l'aperçurent, mais personne

n'osa tirer sur lui, tellement Panitza inspirait la peur à ceux qui le poursuivaient inlassablement.

Plus tard, quand les „tchétsas“ d'Alexandroff terrorisèrent les habitants de Névrokof, quand Philippov et ses acolytes, représentants des organes administratifs, et militaires, tuaient quotidiennement les amis du groupe révolutionnaire de Sérres, Panitza alla au secours de ses camarades.

Appelé à prendre en main la lutte contre les bandes d'Alexandroff, il rejoint avec ses amis éprouvés Névrokof, et réussit à disperser les bandits, mais les autorités étant du côté de ceux-ci, Panitza fut obligé de partir clandestinement en Macédoine grecque et de là, — toujours illégalement — retourner en Bulgarie.

Depuis, il est toujours resté aux avant-postes de la lutte révolutionnaire.

Deux années passèrent depuis, et Panitza réussit à réorganiser la vieille organisation de Sérres.

Il continua la lutte pour l'indépendance de la Macédoine. Par les conditions nouvelles surgies de la guerre mondiale, l'organisation de Sérres élargit son programme politique, propagea l'idée de la fédération libre de tous les peuples balkaniques.

Par son tempérament et ses conceptions Panitza était un lutteur infatigable pour les droits de tous les peuples balkaniques.

Il fut le premier à saisir et à défendre l'idée de la libre disposition des peuples balkaniques et de la Fédération Balkanique.

Avec sa mort le mouvement révolutionnaire macédonien perd son plus grand représentant, et le peuple macédonien son plus fidèle et le plus sincère défenseur. Sa mort est une grande perte pour le mouvement fédératif balkanique, Panitza étant son partisan le plus décidé.

Nous sentons plus que personne la grande perte que nous venons de subir en Panitza. Nous savons qu'il peut être difficilement remplacé, et nos soucis n'en sont que plus grands.

Mais nous savons aussi, que nous honorerons le mieux le souvenir de l'audacieux révolutionnaire, si nous serrons nos rangs et continuons avec le même dévouement et la même énergie l'oeuvre à laquelle il servit continuellement durant vingt années.

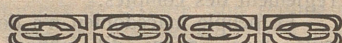
Révolutionnaires macédoniens! A vos postes de combats! Continuons la lutte contre les traîtres et les vendus au service de la réaction balkanique! Continuons la lutte contre les tyrans de notre peuple! Continuons la lutte avec tenacité et persévérance pour la Macédoine libre et indépendante et la Fédération Balkanique.

C'est le testament révolutionnaire de Todor Panitza!

D. Vladislavoff.



Partie Allemande



Nikola Pašić

Ein Porträt

Ein Bild von Malerhand kann nur das augenblickliche Aussehen des Porträtierten darstellen. Glücklicherweise gelingt es dem Künstler, aus seinem Kunstwerk auch Charaktereigenschaften hervorleuchten zu lassen. Anders ist das Bildnis, das der Historiker entwirft. Aus seiner Arbeit muß die Persönlichkeit des Porträtierten nicht nur klar hervortreten, wie sie ist, mit dem Charakter, den sie gerne haben möchte, sondern auch mit dem, den sie in Wirklichkeit besitzt. Im weißen Patriarchenbar, ein stattlicher, rüstiger Greis, ist der serbische Ministerpräsident Nikola Pašić auch heute noch ein Mann von eiserner Willenskraft und starker Autorität, der vor der Anwendung keines terroristischen Mittels zurückschreckt, das ihm politischen Erfolg zu verbürgen scheint im zweiundachtzigsten Lebensjahre stehend, ist er noch immer derselbe Terrorist wie zur Zeit, als er Student am Züricher Polytechnikum, 28 Jahre alt, als Mitglied der slawischen Zehnergruppe der kommunistischen Jura-Föderation, das von Michael Bakunin gelehrt wurde, behauptete, daß man mit „Gift und Dolch, Bombe, Keule und Strick“ das aufgestellte politische Programm zu erreichen habe. Die Überzeugung, daß nur durch Terror auf dem Balkan, besonders in Serbien, politische Macht zu erlangen und festzuhalten, daß jedes sittlich indifferente und moralisch verwerfliche Mittel gestattet sei, zieht sich als roter Faden durch alle Handlungen und Taten dieses serbischen Politikers. Originell ist bei ihm, daß er dieses Bekenntnis zum Terror, seine Überzeugung von dessen Allmacht in der balkanischen Politik, in immer geschickterer Weise vor der Welt zu verbergen und zu verhüllen verstand, wodurch er ein anderer zu sein scheint, als er in Wirklichkeit ist. Nikola Pašić ist mutig und feige zugleich. Sein Mut ist aber nur ein passiver, auf fatalistische Gesinnung begründet; seine Feigheit ist die Reaktion edler Gemütsenschaften seines Wesens und deren Auflehnung gegen die terroristischen Triebe in seiner Brust. Mit seinen Kampfgenossen aus der Jugendzeit stimmt er vollständig überein in der Notwendigkeit der Taktik Bakunins, unterscheidet sich aber von ihnen wesentlich, daß er als Schriftsteller und als Politiker die Verantwortlichkeit für seine Taten im Augenblick der Gefahr anderen zuzuschreiben versteht, während er sich selbst, wenn immer nur möglich, der Ahndung und Sühne durch Flucht entzieht. Allein nicht diese Charaktereigenschaften sind das kennzeichnendste des Wesens dieses merkwürdigen Mannes, sondern etwas, was ihm nicht anhaftet und dennoch treu blieb, was auch geschehen mochte: Sein unerhörtes Glück, das ihm wie ein treuer Hund von dem Augenblicke an folgte, in dem er in das politische Leben eintritt und auch nicht einen Augenblick verläßt. Mit diesem Glück hat Pašić zu jeder Zeit gerechnet; mit ihm ist er durch alle Gefahren hindurchgeschritten, sein Glück hat ihn vor Schmach und Schande bewahrt, wenn er ehrlos und schurkisch an seinen politischen Freunden gehandelt hatte. Nikola Pašić ist kein bahnbrechender Politiker, kein Mann von schöpferischem Leben, große politische Pläne und Programme sind niemals seinem Kopf entsprungen. In Zürich, im Jahre 1872 figuriert in der Zehnergruppe, die unter der Leitung des Idealisten Svetozar Marković steht und zur roten Fahne Bakunins

schwört, Nikola Pašić nicht einmal mit seinem Namen, sondern sehr bezeichnenderweise bloß mit einem großen „P“. Bakunin beachtet ihn kaum. Wenn Liebediener heute in Belgrad das Gegenteil erzählen, so ist dies nichts als eine Legende.

Nach Beendigung der Studienzeit kommt er mit dem Schweizer Ingenieurdiplom nach Belgrad. Hinter der Idealgestalt des Svetozar Marković verschwindet sein politisches Talent. Noch mehr aber wird es in den Schatten gestellt, als bald darauf Pera Theodorovic hervortritt, eines reichen Mannes Sohn, begeistert von den Ideen der russischen Sozialisten der sechziger Jahre, der das Erbe seiner Eltern Marković und seinen Genossen zur Verfügung stellt, damit sie in die Lage kommen, die feurigen Samenkörner Bakuninscher Ideen in serbischer Erde auszusäen. Nikola Pašić ist kein Redner wie Marković und Theodorovic. Gab der erstere im klaren Verständnis der serbischen Volksseele, der serbischen kämpfenden Jugend der siebziger und achtziger Jahre den Plan für den Aufbau einer die gesamte Nation umfassenden, revolutionären Partei, so brachte der andere System in diese Arbeit, indem er mit dem Schwung seiner Feder, dem Glanz seines Stils und einer seltenen, hinreißenden Rednergabe die große ersehnte, demokratisch-nationale Volkspartei in des Wortes vollster Bedeutung durch seine Kraft allein zur vollen Entfaltung brachte. An all diesen großen Taten hat Pašić keinen Anteil. Kein Redner und kein Denker, an seiner Sprache als Bulgarenstammling erkennbar, beschränkte er sich auf die Kleinarbeit, auf die demagogische Propaganda von Mann zu Mann. Seine Artikel in der Parteipresse, die durch ihre Zügellosigkeit über mangelhafte Schreibweise hinwegzutäuschen suchten, zeichnete er niemals, wodurch er deren Verantwortung anderen überließ. Er war es, der zur Entfaltung der roten Fahne in Kragujevac anlässlich der Gemeindevahlen, vier Jahre nach Niederwerfung des Aufstandes der Pariser Kommune, rief und diesen Umzug durchsetzte, der für alle Beteiligten ein Marsch in den Kerker wurde. Er war es, der ohne Wissen des Hauptausschusses der Radikalen Partei im Timoktale und in den Walddörfern der Crna-Reka die Popen und Bauern gegen die serbische Beamten-schaft als Satrapen des „österreichischen Ungeheuers“ aufwiegelte. Als dann der Aufstand lichterloh emporloderte, der gesamte Hauptauschuß der Radikalen in Ketten gelegt wurde, um später zum Tode verurteilt zu werden, da machte sich Pašić mit unwahren Ausflüchten aus dem Staube, indem er über die Traversen der im Bau begriffenen Brücke bei Semlin in sturmdurchtobter Nacht hinüber an das rettende Ufer rutschte. Sein hündisches Glück bewahrte ihn auf diesem Todesritt über eine Brückenschiene vor dem Sturze in die Tiefe. Sein hündisches Glück verschaffte ihm Asylrecht in Ungarn und später in Bulgarien. Seit langem schon Pensionär der slawischen Wohltätigkeitsgesellschaft in Moskau, deren Subventionen mit Wissen der russischen Regierung ausbezahlt wurden, begann Pašić in Bulgarien aus den dorthin geflüchteten Bauern des Timoktales Banden zum Einfall in Serbien zu organisieren. In Eingaben an die bulgarische Regierung zeichnete er sich gelegentlich, an seinen bulgarischen Ursprung erinnernd, Nikola Pašow, bulgarim od Zajčar. Von seinem Asyl aus forderte er die serbische Bauernschaft in einem Manifeste auf, „alle Beamten in Serbien zu ermorden, auch Postler und Telegraphisten nicht zu schonen“.

„Wie einst zu Kara Georgs Zeiten jeder Bauer seinen Grundherrn totzuschlagen hatte, so hat auch jetzt der serbische Bauer und der serbische Arbeiter alle totzuschlagen, die den Obrenovicen dienen, den Statthaltern Österreichs in Belgrad.“ „Mit dem Siege der Revolution in Serbien“, schrieb er gleichzeitig in die „Constitutija Trnofskija“, „beginnt die erste Etappe der Vereinigung aller Serben und der Föderation der unterdrückten Balkanvölker.“ Das sind die Ideen Michael Bakunins in seinem Aufrufe an die Slawen und des Svetozar Markovic in seiner programmatischen Schrift „Serbien im Osten“, die hier Pašić als Pensionär des russischen Zarismus, gedeckt durch das bulgarische Asylrecht, in die Öffentlichkeit hinausstreift. Er, der sich kurze Zeit früher noch als „Bulgare“ um eine Stelle in Bulgarien beworben hatte, schwimmt jetzt in seinen Anrufen an die Serben im Strom großserbischer Ideen, die bald darauf immer mächtiger und stärker anschwellen, das ganze Südslawentum erfassen und mit elementarer Macht mitreißen. Der serbisch-bulgarische Krieg geht nicht zuletzt durch die demagogische Propaganda Pašić verloren. Pašić größter Feind, König Milan, dankt ab, weil er auf den Liebesrausch in den Armen der üppigen Arthemisia Christic nicht verzichten will. Ein neuer Glücksfall! Nikola Pašić kann nach Belgrad zurückkehren. Seine Partei hat Oberwasser gewonnen.

Ein zehnjähriger Kampf beginnt, in welchem die Autorität der Obrenovic ersetzt wird durch die Autorität der Radikalen Partei. Aber nicht die Demokratie ist es, wie das betrogene Volk glaubt, die aus diesem Ringen siegreich hervorgeht, sondern die Bankokratie einer Bereicherung anstrebenden politischen Clique. Auch in diesem Kampfe bleibt Nikola Pašić das Glück treu zur Seite. Alle in der Partei, die ihn an geistiger Größe, Redlichkeit des Strebens und durch reine Hände überragen, straucheln auf dem schlüpfrigen Boden der Politik oder sterben früh dahin. Svetozar Markovic, Pera Teodorovic, der überall beliebte Kosta Taušanovic und der edelsinnige, unbestechliche Michael Vuic. Das Pašićsche Glück räumt alle Nebenbuhler aus dem Wege. Dadurch wird Pašić unbestrittener Führer der Partei. Seine Stärke im Parteigetriebe besteht in der Einführung der Korruption in ihre Reihen. Zu allen Zeiten war die Politik für ihn ein Geschäft. In der Opposition und am Staatsruder verstand er es, sich zu bereichern. Seine Gehilfen, die ihm die Mehrheit in der Skupschtina schmieden halfen, wußte er immer so zu wählen, daß auf sie allein die Verantwortung für die politischen Morde fiel, die für die Erhaltung der Macht der Partei unerläßlich waren. Sein Kampf gegen die Obrenovic führte ihn automatisch mit dem damaligen Präkandidaten Peter Karageorgevic zusammen, der mit den letzten Resten seines ererbten Vermögens um die Sympathien von Pašić und seiner Freunde warb. Aber Pašić dachte nie daran, den serbischen Thron mit dem „Schwarzen Peter“ zu besetzen, weil er ihn als ganz unfähig zur Ausübung des Königsamtes in Serbien hielt, woraus er gelegentlich kein Hehl machte. Plötzlich schien es, als ob seine politische Laufbahn zu Ende sei. Ein Attentat auf König Milan, gemeinsame Arbeit radikaler Politiker und des russischen Militärattachés in Belgrad, boten den beiden Obrenovicen, dem König Milan und König Alexander, die Handhabe, sich der Führer der Radikalen Partei mit einem Schläge zu entledigen. Zitternd und bebend sitzt Pašić im Kerker, des Todesurteiles gewiß. Da fiel den Obrenovicen der Kaiser von Österreich in den Arm. Diese aber kamen auf einen echt machiavellistischen Gedanken: Pašić sollte zwar lebend den Kerker verlassen, aber als politisch Toter. Man versprach ihm Begnadigung und Geld, wenn er in offener Sitzung des Standgerichtes seine Parteigenossen als Männer bezeichne, die den Mord als Mittel in der Politik benützen, während er ihn verurteile. Ein Aufschrei der Empörung war das Echo dieser feigen, verlogenen Erklärung. Seine Freunde spuckten ihm auf der Straße ins Gesicht — als politisch Toter schien er das Land verlassen zu müssen. Aber das schien nur so... Von der Radikalen Partei, die über seine Schandtät in zwei Teile auseinandergebrochen war, erhob ihn — bereits nach einiger Zeit — der eine Flügel wieder zu seinem Führer, und als Peter Karageorgevic durch die Offiziersverschwörung vom 11. Juni 1903 gegen den Willen Pašić' zum König von Serbien, auf Befehl des russischen Gesandten, gewählt worden war, da wurde er bald bei demselben Peter, den er einst als einen der beschränktesten Menschen unter den Serben bezeichnet hatte, unentbehrlicher Hausmeister. Das Glück hatte ihn auch jetzt nicht verlassen. Von nun an regierte er mit einer Partei, die im Volke selbst längst in die Minderheit gekommen war. Er ließ sich vom breiten

Strome der großserbischen Bewegung tragen, mit welcher er als geborener Bulgare innerlich nur erkünstelte Beziehungen haben konnte. Am russischen Zarismus besaß er den Zauberstab, der ihm überall das Fortkommen leicht machte und über jede Schwierigkeit hinweghalf. Denn nicht Nikola Pašić regierte in der Ära Peter Karageorgevic von 1903 bis 1914 in Belgrad, sondern das asiatische Departement des russischen Ministeriums des Auswärtigen an der Petersburger Sängerbrücke durch den jeweiligen russischen Gesandten. Das wurde offenkundig, als Peter Karageorgevic Nikola Pašić in Ungnade entlassen wollte, weil er ihn nicht an den Provisionen der französischen Anleihen und den Rüstungslieferungen für die serbische Armee mitbeteiligen wollte. Der russische Gesandte erzwang im Auftrage des Zaren die Wiederkehr des Nikola Pašić an die Regierung. In der Persönlichkeit des Dr. Milan Milovanovic erscheint schließlich dem bisher immer vom Glück Begünstigten ein gefährlicher Nebenbuhler um die Macht in Serbien. Aber Rußland und das Glück halten seine Pareti. Als der König mit seinem neuen Minister den heißersehten Besuch am Zarenhofe machen darf, erhält Nikola Pašić eine persönliche Einladung des Zaren, der damit bekräftigt, daß nur mit Pašić Rußland in Serbien Politik machen wolle. Und als, immer noch unbelehrt, Peter Karageorgevic im Jahre 1914 Nikola Pašić wegen seiner allgemein verurteilten Mißwirtschaft in dem „befreiten Mazedonien“ zum Rücktritt auffordert, stellt sich schützend Rußland vor seinen serbischen Mann. Der König ist gezwungen zurückzutreten, Nikola Pašić aber bleibt. Als Mann Rußlands trat er dann in die terroristische Aktion ein, die ihre Spitze gegen den Bestand Österreich-Ungarns richtete.

Mit demselben Terror, mit dem er in seiner Jugend den Thron der Obrenovic ins Wanken brachte, ging er jetzt daran, mit Hilfe des Zarismus die Zerstörungsideen auszuführen, die Michael Bakunin Österreich gegenüber als erster verkündet und Svetozar Markovic programmatisiert hat. Die Jugend, die sich jetzt mit dem politischen Mord befaßt, ist ihm, dem weißgewordenen Katastrophenpolitiker, nur allzugut bekannt. In ihr sieht er sein eigenes, verjüngtes Bild. Er sieht es mit ungeschwächter Sympathie, mit der unerschütterten Überzeugung, daß nur durch politische Morde die Autorität auf dem Balkan aufrecht erhalten, Erfolge auf dem Balkan erzielt werden können. Aber an Erfahrung reich, hat er es zu einer Virtuosität gebracht, seine Mitwisserschaften und Anstifterschaften an allen politischen Verbrechen, die sich seit der Jahrhundertwende in Wien und Agram, Cetinje und Belgrad ereigneten, so geschickt zu verhüllen, daß ganz Europa, sogar seine Gegner, an seine Unschuld glauben. Er vermag dies zu tun, da er der Ausführer der Pläne Rußlands in Serbien ist, so daß russisches Geld und serbische Orden ihm im Auslande eine staatsmännische Gloriole schaffen, die er nicht verdient. Nichts kann ihm widerfahren, da ihn Rußland hält. Aber sein Glück überdauerte selbst dieses Reich. Südslawien entsteht aus Österreichs Trümmern. Die europäischen Staatsmänner erblicken bewundernd in der patriarchalischen Gestalt des Nikola Pašić eine Art Moses des Südslawentums, während er in Wirklichkeit nur der glückbegünstigste Terrorist unserer Zeiten ist. Sein Glück steht ihm zur Seite und verläßt ihn nicht, als er bei dem Aufbau des neuen südslawischen Reiches die Bahnen betritt, die er in der Ära der Obrenovic als Demagoge verurteilt hatte. Das Königreich der Serben, Kroaten und Slowenen wird ein Polizeistaat, wie es selbst Rußland unter Zar Alexander III. nicht gewesen ist. Den mazedonischen Bauer läßt man in der Knechtschaft weiter schmachten, oppositionelle Parteien wirft er aus der Skupschtina hinaus. Der Büttel und der Gendarm sind die Helfer des einstigen Freundes Bakunins! Über die Leichenhügel von Millionen Serben hat Pašić sein Glück hinweggeführt. Er durfte seinen Sohn vor den Kugeln der Feinde hüten, während die Blüte der serbischen Jugend in mörderischen Schlachten dahinsank. Er durfte aus ihm den größten Ausbeuter und Schieber in Serbien machen, der in einer Zeit allgemeiner Verelendung und Verarmung als Sohn seines Vaters der reichste Mann Serbiens wurde. Durch Terror und wieder Terror hält Nikola Pašić in seinen letzten Tagen seine Herrschaft aufrecht. Der greise Terrorist ist durch viele Wandlungen hindurchgeschritten. Lange mit dem russischen, später auch ohne den russischen Zauberstab. Seine Erscheinung ist keine erfreuliche in der Geschichte. In unserer stürmisch bewegten Zeit scheint sie zu lehren, daß der Terror siegt!

Leopold Mandl



Partie Serbe



Политичка ситуација у Југославији

Југословенска влада је појачала новим насиљима ток реакције у земљи. Како у парламенту, тако и изван њега. Пашић се труди у колико му је год могуће, да не остане иза својих другова у Бугарској, Албанији и Румунији. У парламенту се доносе нови законски пројекти, којима је једини циљ, да спутају још јаче и онако слабо загарантоване уставне слободе. Изван парламента, политички се процеси нижу један за другим. У целој земљи, власти се натичу у белом терору, са нелегалним реакционарним силама. Бела Рука, Орјуна и Срнао продају патриотско одушевљење као на лицитацији, за главе својих политичких противника.

Овај нови налет реакције на све слободоумне елементе у Југославији је разумљив када се узму у обзир два факта: 1.) Моментано јачање и стабилизација опште реакције у свима империјалистичким земљама у свету и 2.) дезоријентација већине опозиционих политичких партија у Југославији и одсуство јасних политичких директива. То Пашића омогућује и олакшава му одржање власти. У првом случају Југославија је роб страних империјалистичких држава као економски слабија, и ово се може уклонити само општом изменом политичких и економских односа у свету; у другом случају терор који влада у земљи је грех и *погрешка искључиво наша*. Нас треба највише да интересује ово друго, јер је у пуној зависности од наше воље и наше револуционарне енергије.

Који услови постоје за измену данашњег стања у Југославији, а којих нема? Пре свега треба констатовати: *постоји народно огорчење у довољно јакој мери базирано на економским, националним и верским разликама*. Ово народно огорчење није политички створено. Оно није уметно него елементарно, засечено у најшире народне слојеве економским, етничким и социјалним законима. И постоје стицајем спољних и унутарњих политичких прилика, од Версајског уговора до данас, економско-политичка хегемонија Срба. Ово значи: *објективни услови су довољни, да се јединичким снагама опозиције реакција у земљи или уништи дефинитивно или ублажи*. Уништити се може једним победоносним грађанским ратом, који би имао за резултат обарање монархије и федерацију слободних југословенских република, ублажити, легалном изменом закона у државној форми која постоји, ревизијом Видовданског Устава, укидањем закона о заштити државе, увођењем економских и социјалних реформи и ширим политичким слободама.

Ни један ни други резултат није могуће данас у Југославији постићи. Зашто? Зато, јер начелно борбена опозиција у земљи не постоји. Од десетак опозиционих партија нема ни једне, са јасним политичким програмом и одређеним циљем. Што је најважније, нема ни једне чији борбени став у првом реду значи *негацију монархије*. Јер од свих политичких питања у Југославији најважније је питање монархије и реакционе партије то врло добро увиђају, када у свакој прилици наглашавају: монархија и династија изнад свега, сачувати монархију значи сачувати јединство државе и народа и т. д. зато јер је монархија у истини прави браник њихове политике: хегемоније Срба, империјалистичких тежња, владавине српске буржоазије над свима осталим и тлачење сељака и радничке класе. Опозиција никада не разуме довољно важност овог питања када понавља: није важна државна форма, напреднија је енглеска монархија од многих република, без обзира на форму државе треба водити социјалне реформе и т. д. Ово значи из основа неразумевање политичких прилика у својој рођеној земљи и незнање где се налази прави узрок зла и тешких криза у којима народ пати годинама.

Несхватање важности питања монархије у Југославији, код опозиционих партија је поред осталих мање важних, најглавнији недостатак за постојање субјективних разлога, довољних за рушење реакције у земљи. Ово другим речима значи, да постоји револтирани народ сељака и радника, али обезглављен. Нема вођа, који су у стању да процене реалну политичку ситуацију у револуционарној историјској епоси коју преживљујемо.

У коликој мери реакција у Југославији има одрешене руке, а опозиција дезоријентисана лутања, видећемо јасно ако бацимо један летимичан поглед на последњи катастрофалан заплет најјаче опозиционе партије у Београдској Народној Скупштини, Х. С. С. Споразум између Радикалне партије и Радића, објављен са великом лармом у странијој и домаћој штампи није приведен крају. Преговори још трају и не зна се када ће се завршити. Свакога часа избијају нове препреке.

Зашто су поведени преговори за споразум? У једној од својих последњих изјава сам Радић каже: „Споразум између Хрвата и Срба траже највиши државни интереси, споразум тражи и наше јачање према иностранству, тражи и наше финансијско стање, траже га крупни проблеми господарског подизања земље...“ Ово је очигледна истина. Споразум има у првом реду свој економски узрок. Ево зашто: Цео економски живот у земљи је застао услед борбе између српског и хрватског капитала. Хрватски капитал, који је пласиран у индустријска подuzeћа не може да се развија зато што је парализиран од српског капитала. Велики новчани заводи као Народна Банка, Управа Фондова, чековни уред, поштанска штедионица, налазе се у рукама рејимским, т. ј. српским и дају кредите само Србима. Али ово не значи, да се српски капитал развија. Не јер га нема у довољној мери. Иностранство га не да зато јер су политичке прилике у земљи несређене. Из овога положаја требало је наћи излаз и зато су дошли преговори између Радићала и Радића. Тако преговори значе: *један покушај измирења капиталиста српских и хрватских у Југославији*. Да би до овог измирења дошло, Радић као преставник и крупне хрватске буржоазије и богатог дела сељаштва учинио је режиму све политичке уступке. Он се одрекао свог политичког програма у целини и најглавније тачке у програму: *Републике и Федерације*. То је главни узрок покушаја споразума, одређен капиталистичким законима друштва у коме живимо.

Сада долазе друге околности политичког карактера у којима се врши процес преговора и од којих највише зависе њихови резултати. Пре свега, ко хоће споразум и коме је он у интересу? За споразум су: на првом месту Радић и сва крупна хрватска буржоазија (Хрватска Штедионица, Хрватска Есконтна Банка за којима стоји Хрватска Заједница са Шурмином и Дринковићем на челу). За споразум су и оне иностране државе, које имају уложене капитале у економска предузећа у Хрватској. Тако у директорију Хрв. Есконтне Банке налази се перманентно један члан енглеске државне банке, зато јер је у овој банци претежан енглески капитал. Даље за споразум је краљ зато да учврсти владавину своје династије. За споразум је на крају и већи део српске крупне буржоазије, оне која верује, да би земља на тај начин добила поверење страног капитала.

Међутим наше је мишљење, да до споразума неће доћи и поред тога што он има уза се већину буржоаског елемента у Југославији. Зашто?

М. Владимиров

(Свршетак у идућем броју)



Partie Bulgare



В царството на главорезите

Апел к љм европејската цивилизација

Ето вече два месеци как продјлжават вахканалиите на фашистките диктатори в Бжлгария. Атенатата в черквата св. Неделя в София беше един отличен повод за бжлгарските канибали да унищожат бжлгарската трудова интелегенция, бжлгарските работници, занаятчи и селяни. Сведенијата, които проникват в чуждия печат за това, което става в Бжлгария, предизвикват отвращение и омерзение в ду-

шите и на най-безчувствените хора. Разкажете на успели да се спасят бежанци за мжченијата, на които те са били подложени, за избиването всеки ден на десетки хора, са потресајущи.

Изтезанията, на които са били подложени жертвите на средновековната инквизиција бледнеят пред рафинираните методи на сегашните распоредители сжс сјдбинните на бжлгарския народ.

„Мжченијата, разказва един току що пристигнал тук политически бежанец от Бжлгария, на които са подложени

жертвите, са различни: биене с гумени камшици, изжъртване на ноктите от пръстите, поставяне на дървени спици под ноктите, забиване на гвоздеи в краката, чупене части на телото, чупене на ребра и пр. След като властите не могат да изтръгнат нищо от мъчените по тоя начин затворници, принуждават последните да изкопаят своите гробове в околността на София и заплашвайки ги, че ще ги разстрелят, се опитват още един път да ги заставят да признаят това, което иска властта. Ако това не помага — те биват избивани. Некои от арестуваните бежа завеждани отново в своите килии в занданите, с единствената цел, пак да ги мъчат и изтезават. Такъв е случая с Казанджиев, който бе изведен през нощта и после така е бил малтретиран, че целото му тело бе покрито с черни петна. Има няколко случая, когато арестуваните са полудели, вследствие на безчовечните мъчения.

Броя на арестуваните след атентата в София е над 2000 души; само в обществената безопасност са арестувани 1000 души.

Броя на убитите в София, в дена на атентата, се изчислява на 500 души. Те са били разстреляни от македонските бандити на кървавия българи генерал Протогеров, след като българиците войници се отказали да сторят това. Арестувани са в цяла България около 25.000 души. Кои са убитите?

Ето имената на некои от тях:
Николай Петрини, депутат, лев земеделец.
Г. Косовски, депутат, банков директор на земеделската кооперативна централа, лев земеделец.
Д. Гржичаров, адвокат, журналист, лев земеделец.
Др. Нено Цървуланов, лекар, член на бившата К. П.
Иосиф Херbst, безпартиен, бивш директор на печата при М-вото на Вжшните работи, гл. редактор на ежедневните вестници Ек и Днес.

Тодор Атанасов, адвокат, член на бившата К. П.
Тодор Данаилов, общински съветник, член на бившата К. П.

Петр Янев, бивш министър на правосъдието, земеделец.
Александр Ботев, бивш м-р на общ. сгради, бивш председател на парламента, изведен от затвора, където се е намирал от 2 години насам и убит, земеделец.

Неделчо Георгиев, бивш подпредседател на парламента, бивш председател на парламентарната фракция на Земл сюз, земеделец.

Ефтим Христов, общински съветник, земеделец.
Христо Кисовски, бивш депутат, земеделец.
Н. Гичев, бивш депутат, земеделец.

Георги Бакалов, известен писател и литературен критик, публицист. Един от главните преводачи и издатели на сжчиненията на видните социалисти маркнисти в целия свет, член на бившата К. Партия.

Генерал Топалджиков, бивш военен аташе в Цариград, бивш началник щаба на армията. Генерал Личев, бивш началник на Софийския гарнизон. Юрдан Вишновградски, бивш главен секретар в министерството на Вжтрешните работи, бивш депутат. Илия Стоянов, бивш градоначалник на София, земеделец. Ник Пенев, член на Ц. К. на бившата ком. партия, убит е в затвора, където се намира в предварителен арест от 12 септ. 1923 г. Кирил Павлов, бивш министър, член на Ц. К. на земеделския сюз. Ив. Гарвански, бивш депутат, земеделец. Кожухаров, бивш депутат, земеделец. П. Дершпански, бивш депутат, земеделец. Васил Мулетаров, бивш депутат и общински съветник, адвокат, бивш член на К. М. Сергей Румянцев, поет, Земеделец. Др. К. Консулов, бивш депутат, бивш държавен обвинител, адвокат, земеделец. Г. Милев, известен поет, безпартиен. Капитан Ив. Миланов, авиатор. Убити са много студенти и действующи офицери.

Ив. Неделков-Шаблин, бивш началник на отделение в дирекцията на пощите, публицист, член на бившата К. П.
Антон Иванов, работник, член на Ц. К. на бившата К. Партия. В затвора се намирал от 12 Септември 1923 г.
Влад. Благоев, адвокат, син на основателя на българицката Раб. Соц. Партия и на Бжлг. Комун. Партия.

Авр. Стоянов, телеграфист, член на бившата К. П.
Благой Захариев, учител, осъден и в затвора убит, член на бившата К. Партия.

Ив. Пашов, адвокат и жена му Др. Луиза Пашова, лекарка, членове на бившата К. Партия.
Марко Пасов, студент.

Тодор Павлов, гимназиален учител, публицист, талантлив педагог и писател. Бивш редактор на комун. младешки в-к и напоследък редактор на в-ците Наши дин и Народни Вести.

Жеко Димитров, работник, секретар на общия сюз на работническите синдикати, член на бившата К. Партия.

Стефан Манов, известен адвокат, бивш депутат от комун. фракция в парламента.

Юрдан Абаджиев, бивш секретар на министерския съвет, земеделец.

Трифун Кунев-Ланчелото, юрист, поет и публицист, земеделец.

Христо Ясенов, поет и писател.

Д-р Петр Михов, адвокат, бивш председател на Софийския Окр. Сжд, бивш председател на държавния сжд, защитник на бившите земеделски м-ри.

Майор Асен Агов, авиатор.
Майор Георги Кочев, осъден на 15г. затвор, убит в затвора.

Ото Нехелис, немец, бивш директор на народния земеделски магазин.

Кордова, поддиректор на Генералната банка в София, един от големите банкови хора в България.

В дирекцията на полицията в София са арестувани и следните лица:

Цанко Бакалов, народен поет, бивш м-р на просветата, секретар на Ц. К. на земеделския сюз, неговата жена, жената на убития Ив. Неделков, учителката Ана Маймунова, джлоудишна редакторка на некогашния орган на организираните жени при Ком. Партия, Кандева, учителка и много още други.

Броя на арестуваните жени е повече от сто.

На 31 Май т. г. преди да бждат разпуснати свиканите „за вжзтановжването на реда“ 10.000 войници, бжлгариците главорези предприеха нов поход да избият и последните хора, които некога са участвували в комунистическото и лево земеделско движение. Те предприеха повсеместни претжрвания. София бе откжсната от вжшния свжт. Никакво движение не бе позволено на никого, освен на представители на чуждите джржави. Никакви вестници не са излезли. Аптеките даже са били затворени. Много семейства са гладували тоя ден. Резултатите от тия претжрвания са, че нови 800 души са били арестувани и както сжобщават телеграфните агенции, „много пушечни гжрмежи са били чути в двора на затвора“.

Тази е картината на положението в столицата на бжлгариците дахомейци.

Положението в провинцията не е по-добро.

Всеки ден телеграфните агенции сжобщават за убити хора при „опит за бегство“, за нападатни ескорти от „непознати лица“, при което ескортираните всекога биват убити, а придружаващите ги войници и стражари остават незащитени от куршумите на „непознатите“; те сжобщават за открити „конспиратори“ и „разбойници“, за „самоубили“ се студенти, гимназисти, ученици и ученички и пр.

Вжв Варна група детективи и офицери под ржководството на кавалерийския майор депутата от кжрвавата правителствена банда Кемилев, нощно вжв влизали в кжщите на бивши комунисти и земеделци, измжквали са ги от жилищата им, изкарвали са ги вжн от града и са ги убивали. След като няколко дена наред е вжршил това, „героя“, депутат Кемилев е отпжтувал от Варна за Русе, като на гарата е бил изпратен тжржествено, като победител, от полиция и офицери.

В Русе, според свидетелството на вестника на бжлгарицката легация вжв Виена, „Wiener Allgemeine Zeitung“ от 1 Май т. г., няколко души, *чието идентичност до сега не мога да се установи*, т. е. агенти на властта, са нападнали и убили в обществената безопасност следните видни русенски граждани:

Найден Киров, адвокат, бивш комун. депутат и кмет на града.

Минчо Топалов, шивач, бивш помощник кмет.
Фил. Раковски, агент на осигурителното дружество Сокол.

Георги Токушев, общински съветник.
Ангелов, Тютюнджиев, адвокати и Ал. Атанасов, адвокат, депутат, „бащата на комунизма в Русе“.

Вжн от тех още около 6 души са били тежко ранени и отведени в болницата.

Вжзмущението веред гражданството в Русе, без разлика на партийни убеждения, е било големо.

Затворите в Пловдив, Самоков, Плевен, Севлиево, Троян, Видин, Русе, Варна, Бургаз, Карнобат, Сливен, Стара Загора, Враца, Фердинанд и почти вжв всички градове на Бжлгарица и по-големите села, са препълнени с арестувани интелегенти, работници, занаятчи, селяни, жени и младежи. Военните сждилища функционират. Всеки ден се произнасят смжртни присжди. Прокурорите на военните сждилища искат смжртно наказание за всички подсждими. Разискванията в сжда се свжршват бжрже. Осждени са на смжрт, по процеса на атентаторите, в София 8 души, от които 5 убити преди да могат обвиняемите да бждат заведени в сжда

и трима осждени на смърт и екзекутирани вече; като съучастници, осждени са още трима души на смърт, от които една жена, французка и един француски гражданин.

Осждени са на смърт, като „конспиратори“ маса народ, без да говорим за осждените такива на дългогодишен затвор.

В Софийския затвор се намират 15 души, осждени на смърт, които всеки ден очакват да бъдат обесени.

В Пловдив осждени са на смърт 7 души; във Враца 3; в Плевен са образувани 15 дела на „конспиратори“.

Такъв е картината на положението в нещастната България.

Политиката на българските кървави кучета е да обезглавят българския трудов народ, да избият всички по-интелигентни работници, селяни, занаятчии, да избият трудовата интелигенция, с надежда, че работните маси ще тръгнат подир тех и ще ги поддржат.

За изпълнението на тая политика, Цанков и неговата камарила си служат със следните два способа:

Или като убиват направо, без съд, ония бивши комунисти и леви земеделци, които немогат да бъдат убити чрез военните съдилища.

Или като арестуват, съдят и убиват, въз основа на неговите кървави закони, всички бивши комунисти и леви земеделци, които са участвували в некаква нелегална организация.

Те избиват и имат намерение да избият всички по-сббудени селени, работници и интелигенти, които могат да се явят като водители на трудовия народ.

При това положение, ние сметаме за излишно да изтъкваме, че в Цанкова България има военно положение, че там нема свобода на печата, на събранията, на словото, на сдруженията; че в България на бандитите и разбойниците царува една страшна стопанска криза; че търговията и промишлеността са в застой; че повече от една десета част от населението е без работа и гладува, че постъпленията в държавните каси намаляват.

Излишно е да разправаме тук за всички тия несгоди, за царящата духовна и материална мизерия, когато живота на гражданството в тая страна е в опасност.

Ние се питаеме.

Кой ще тури край на това положение и кога?

На какво се крепи Цанковата банда? Кои са факторите, които могат да съдействуват на българския народ да излезе от това положение?

— Цанковото правителство не се ползува с доверието на бълг. народ.

Защото, целата буржуазна опозиция, заедно с окървавените в своите престъпления тжй наречени социал-демократи, които за срам, са секция от социалистическия и работнически интернационал, преди преврата от 9 Юни 1923 г. едвам можаха да съберат гласовете на 300.000 български избиратели, когато за земеделския съюз гласуваха 500.000 и за комунистическата партия 250.000 избиратели.

Затова и стана нощния военен преврат. От като е на власт, Цанков се крепи на нечувания терор на офицери, полиция, жандармерия, част от Врангеловата армия (10.000 души), на македонски главорези от Протогеровата банда (неколко стотин души) и на спекулантската буржуазия, която съставлява 3—5% от целото население.

Вжтрешни сили на които да се крепи това дивашко правителство нема. То нема даже подкрепата и на буржуазните партии от тжй наречената опозиция. И ако те го крепят, това го правят от страх, защото кървавите фашисти и тех не ще пощадят.

Това правителство се крепи изключително на чуждите държави; то съществува само по милостта на великите държави от антантата: Англия, Франция и Италия.

Правителствата на тия държави, изхождайки от своите империалистически интереси, дават подкрепа на Цанков; те даже го насърчават да продължава своята кървава политика.

Не е случайност, че веднага след посещението на Калфов в Париж, Лондон, Рим, Букурещ и Белград, се арестуват нови 800 души и „много пушечни гърмежи се чуват в двора на Софийския затвор“.

Но, ако правителствата на държавите от антантата, в отношенията си даже към едни главорези, като сегашните български управници, изхождат, изключително от грубите интереси на капиталистическата буржуазия в своите страни, то работните маси, интелигентите, независимите писатели и общественици, и учениците в Европа и в целия свят, немогат да бъдат равнодушни, когато цел един народ се избива.

Към тех ние се обръщаме да издигнат своя мощен глас против белия терор в България. Към тех ние апелираме да кажат в печата и в публични събрания своята тежка дума, да заклеймат този позорен за европейската цивилизация режим на оскотелите „професори“ и генерали

и да обявят морален бойкот на това правителство. Към тех ние се обръщаме да упражнят своето влияние в парламентарите и сенатите и заставят своите правителства да откажат своята подкрепа на тия убийци.

Към тех ние се обръщаме да спасят живота на десетки хиляди български работници, селяни, занаятчии и интелигенти, а те могат това. Влиянието им в страните, от чиито правителства зависи да стои ли Цанков на власт или не, е големо. Делото на българския трудов народ неможе да бъде чуждо на тех. Това е преди всичко дело на човеци.

Преди 50 години либерала Гладстон издигна глас на протест против турския султан, по случай потушаването на вжзтанието в Южна България и избиването на стотина души селяни в с. Батак. Неговия протест раздвижи обществената съвест в Англия и в тая страна се съждаде едно движение в полза на угнетените в България. Кланетата спреха. Не минаха и две години, султана и неговите паши не беха вече господари в България.

Сега султан е един бурбонски българин и паши са родни братя на избитите.

Избити са не стотина души, а много хиляди; от като кървавите фашисти са на власт, избити са повече от 20.000 души български граждани!

Преди 25 години, а и неодавна, видни социалисти като Ж. Жорес, Франсис де Пресансе, Брайлсфорд, братя Бжкстон, Марсел Семба, Ед. Ваян, Ед. Бернщайн, Троцки, Кр. Раковски, Ванкол, Вандервелд, анархисти като Елизе Реклю, Пиер Кияр, радикали и радикал-социалисти като Камил Пелетан, Клемансо, Биктор Берар и клерикали-монархисти даже като Дени Кошен протестираха против кланетата в Армения и Македония, протестираха против зверствата на турския султан; те протестираха и по-късно против зверствата на българските, гръцки и сръбски власти през балканската и междусъюзнишка война; те предприеха една кампания в печата, в публични събрания, в парламентарите.

Ще стоят ли равнодушни представителите на трудящите се маси, представителите на свободната обществена мисъл, учените и писателите пред кланетата, които се извършват над българския трудов народ?

Баснята за болшевишки комплоти, за подготовка на вжзтание, целящи съветизирането на Балканите която тжй усърдно се разгласява от българските джелати, не може да оправдае резервираността на някои представители на западно-европейските трудящи се маси. Каквито и да са даже революционерите в България, **властта неможе да произволници, да коли народа, когото тя е длжжна да защитава!**

Не в името на християнската любов ние се обръщаме към представителите на прогресивното западно-европейско обществено мнение, а в името на нещо по-вжзвишено, в името на човецината ние апелираме към тех да издигнат своя протест против вандалите в България и да искат да престане избиването на хора, да се премахне изключителното положение, да се гарантира елементарното човешко право, — **правото на живот на българските работници и селяни, на българската интелигенция и на българската младеж.**

Не се ли направи това, цел един народ ще загине и моралната отговорност за този позор ще падне не само върху правителствата на държавите, по чиято милост Цанковата банда живее, но и върху представителите на прогресивното европейско обществено мнение, **защото те имат силата да съборят тая власт, защото те могат да гарантират живота и свободата на българския трудов народ**

Г. Казановски.

Тодор Паница

Неговата революционна дейност

Една подкупна, подла и престъпна ръка покоси живота на големия македонски революционер!

Една кржвнишка банда намери едно жалко орждие за да лиши Македония от най-предания ѝ син. Макар и роден в България, Тодор Паница принадлежеше на македонския народ. Той бе негов син, негов достоен син — не продажник и предател като македонци по произход от бандата на Протогеров; той винаги се вжодушевляваше от неговите идеали:

Свободна и независима Македония.

Паница служеше само на Македония!

Той никога не е служил на нейните поробители! Напразни са усилията на агентите на българската кървава фашистка власт и на предателите върховисти да опетнят дейността на великия революционер!

Паница падна жертва на своята упоритост, самоотверженост и безстрашие в преследване идеалите на народа.

Той бе убит подло, демонично от един изрод, който се бе вжкнал в неговото семейство. Престъпната и про-

дажна върховистка банда, която го дебнеше от 20 години насам, не можа да намери македонец, участващ поне в организацията на убийците да убие смелия борец. Изпълнението на демонския план на убийството на Паница съответствуваша на характера на организацията на разбойниците и главорезите Протогеров и Ив. Михайлов. Историята на човешките борби, историята на полудивите, дивите даже племена не познава такова отвратително по своята мизерия и подлост убийство.

С Тодор Паница си отива и последния великан от смели и честни истински революционери. Той бе единствен останал жив от славната група на серските революционери, които повече от 20 години водиха борба срещу господарите на Македония и срещу предателите от македонски произход. Балканските империалистически правителства и върховиетката мафия немаха по-определен противник от Паница!

Кой бе Паница? Каква бе неговата дейност?

Повече от 20 години Паница беше на своя пост. Той се втурна във вихъра на революционните борби, той се нареди до Делчев, Яни Сандански, Димо х. Димов и до последния час на своя живот той отстояваше позициите на истинските македонски революционери. Той влезна в революционната организация с пълното съзнание, че освобождението на Македония е възможно само като се организира македонския народ на истинска револ. база и като се води борбата еднакво против турския абсолютистически режим и против империалистическата политика на балканските държави и техните орждия: бжлгарския върховизъм и сръбските и гръцки правителствени чети. Понеже серската група действуваше в тая част на Македония, която непосредствено беше изложена на провокациите на бжлгарския върховизъм, то и борбата на тия революционери беше насочена главно против предателите върховисти и турската власт.

Като предан и активен член на серската революционна група, която се явяваше представител на истинската македонска революционна организация Паница изпълни решението на Окръжния конгрес като ексекутира двамата типични представители на бжлгарския и балкански върховизъм — Ив. Гарванов и Б. Сарафов.

Ив. Гарванов, като представител на десницата на революционната организация не правеше разлика между политиката на бжлгарския дворец и тая на революционната организация; той беше най-яркия представител на това направление сред македонската революционна организация, което идентифицираше интересите на империалистична Бжлгария с тия на македонския народ.

А Борис Сарафов отиде до там, че продаде македонската организация на сръбските власти като се ангажира пред последните срещу пари да улесни навлизането на сръбски чети в Македония.

Паметни са борбите, които революционната организация беше принудена да води с бжлгарските и сръбски върховистки банди в Македония.

Актът на Паница беше едно заслужено наказание на продажниците и предателите на македонската революционна организация.

Когато през време на конституционния режим в Турция, в Македония съществуваха условия за легална борба, Паница и другарите му продължаваха да работят легално за освобождението на македонския народ, като едновременно те запазваха своите революционни групи и комитети. Той взе активно участие при образуването на македонската секция при Народната Федеративна Партия. Той беше един от най-скромните, а едновременно и най-преданите нейни ръководители.

В своя район, драмския окръг, благодарение на своя благ и тих характер, благодарение неговата преданост към народа, той бе обичан от целото население, без разлика на националност. В негово лице, турци и бжлгари, гръци и куцовласи еднакво виждаха своя истински защитник и представител. Благодарение на него населението в тоя район през това време спечели големи придобивки.

Паница, както и всички негови другари, беха убедени, че конституционния режим в Турция дава достатъчни гаранции за защита интересите и правата на македонския народ. Той беше за конституционната власт. За това и в края на Март 1909 г., когато султан Хамид и контра-революционерите в Турция направиха преврат, за да се възтанови абсолютистическия режим, Паница беше първия, който, без никакво колебание, определено застана на гледницата да замина за Цариград и се боят против реакцията. Той замина заедно със Сандански, Чернопеев, Чудомир Каргарджиев и др. революционери в Цариград за борба против реакционерите. Похода се увенча с успех. Реакцията беше сломена. Бжлгарските националисти — вжр-

ховисти, групирани в конституционните клубове под ръководството на Тома Карайовов (който по настоящем е главния организатор на убийства на Цанковото правителство и Протогеровата мафия в Европа), които развиха неимоверна агитация за да осуетят похода против реакцията, се опитаха в Солун да устроят тържествено посрещане на борците за свободата, обаче Паница беше първия, който отблъсна тази "чест", на предателите на македонския народ.

С избухването на балканската война, Паница почти се оттегли от активна революционна и политическа борба, като бжлгарски гражданин той изпълняваше своите задължения.

През войната в 1912—1913 г., той взе участие като войник в македонското опълчение и се бори заедно със своите другари, при Булаир и Кочани.

През европейската война, той се сражаваше храбро, заедно с покойния Хр. Чернопеев при Криволак, където беше тежко ранен.

Оттеглил се от революционната дейност той се залови за частна своя работа. И тук мародерите не го оставиха на мир. През времето на Стамболийски, те му инсценираха един процес, в който му приписаха престъпления, които разни офицери беха вършили. Успеха мародерите да го осъдят задочно за некакво незаконно заботатяване.

Но макар и да бе се оттеглил от всякаква революционна и политическа работа, Паница не прекъсна своите връзки с населението в Серския окръг. В 1912 г. някои турски революционери, които са възнамерявали да поведат борба за освобождението на Западна Тракия и Източна Македония, се отнасят до Паница и искат съдействието му. Той се съгласява да вземе участие в това революционно движение. На път за Източна Македония, под Гърция, той се спира в Неврокоп, където е бил открит. Градът е бил заобиколен от бандите на Александров и правителствени войски на брой 5000 и къщата в която той се бил спрел, е била запалена. Паница е бил само с 50 души свои верни другари. При все че неговото положение е било много трудно, той е успел да пробие кордона. Нападателите са го забележали, но никой не се е решавал да открие огън срещу него: толкова голем е бил страха у бандитите от този смел и храбър революционер.

По-късно, когато терора на четите на Александров в Неврокопско се засили, когато населението пжшкеше под кървавия юмрук на Филипов и на неговите съучастници, административните и военни органи на правителството, когато всеки ден се убиваха бивши приятели на серската революционна група, Паница наново се явява в помощ на своите бивши другари. Поканен от тях да застане начело на борбата против банда на Александров, Паница със свои стари и изпитани другари заминава за Неврокоп, успева да прогони бандитите, но вследствие намесата на властта — винаги на страната на последните, той е бил принуден да отстъпи, заминал е тайно за Македония под Гърция и по същия начин отново се връща в Бжлгария.

От тоя момент насетне, той пак се втурва в революционните борби.

Две години изминаха от това време. Паница възсздаде старата серска организация.

Той продължи старата борба за самостоятелността на Македония. При условията, които всемирната война създаде, тая организация си постави и по-широки задачи — федерирането в едно политическо цело на свободните балкански народи.

Паница беше по своите разбирания и по своя темперамент един смел борец за правата на всички балкански народи. Той пжрв възприе лозунга за правото на балканските народи за самоопределение и за балканска федерация. С неговата смърт македонското революционно движение изгуби най-крупната своя сила; македонския народ най-искрения и верен свой защитник.

Неговата смърт е тежка загуба и за балканското федеративно движение, защото Паница беше един убеден привърженик на балканската федерация.

Ние чувствуваме, повече от всеки друг път, големата загуба за нашето движение със смъртта на Паница. Ние знаем, че местото му не ще може да се заеме от неговите другари. Затова и нашата скръб е велика.

Но ние знаем също тъй, че най-добре ще почетем паметта на храбрия революционер, като стегнем редовете си и като продължим с не по-малка преданост и енергия делото, на което той тъй безаветно служи повече от две десетилетия.

Македонски революционери! Всички на поста си! Да продължим борбата срещу македонските предатели и продажници които са се турили в услуга на балканската реакция!

Да продължим борбата срещу угнетителите на нашия народ! Да продължим смело борбата за Свободна и Независима Македония и Балканска Федерация!

Това е завета на Тодор Паница! Д. Владиславов

Събирайте помощи! Записвайте нови абонати за Балканската Федерация!

Емигрантите от Балканите се отзовават на нашия апел. Приятелите и съмишлениците на идеите, които Балканска Федерация прокарва, всеки ден се увеличават. Броя на абонатите и четците всеки ден расте. Емиграцията в стария и новия свет почва да подкрепва нашето дело. От-

крити са подписки за доброволни пожертвования. Една група балкански емигранти от щата Мичиган, Съединените Щати, ни изпраща 290 долари, сума събрана от приятели на освобождението на балканските народи.

Като им благодарим сърдечно, ние апелираме към тех както и към всички наши съмишленици да продължат събирането на помощи за Балк. Федерация. Адреса на първата страница.

Балканска Федерация



Partie Albanaise



Një leter prej Shqiperie

Tiranë, me 24 Maj 1925.

P. T. Redakcionit „Fédération balkanique“.

Disprimi permbi gjendjen e sotshme e zemrimi permbi intrigat e të huejvet, qi bëhen mbi shpinë të popullit shqiptarë, me shtynë me ju dergue këto fletë, me lutje qi mos t'u diftohet kuej ëmni i im, pse me të paren kishin me më qitë jashtë punet e fëmia e mij me mbetë pa buk.

Shqipëria gjëndet sot në një gjëndje aq të tmershme, sa së mund të diftohet me gojë. Jeta, nderi e pasunia janë në dorë të një tubë hajdutësh, që as Ahmeti vetë — sado që është kryetari e tyre — s'i ka më në dorë.

Ahmeti — më tradhtorë e më i rrezikshem se Esadi — nuk ka as një ndjenje per vënd e per popull shqiptarë: tërë shpirti i tij është sundimi personel i tij, me ndihmen e kujdo e, edhe me damtimin e fikjen e popullit shqiptarë.

Per Ahmetin, nuk çon aspak kandër, se vrahen burrat më të zott e më të mirë të kombit shqiptarë, ato që themeluene independencen shqiptare, — mbaston per të qi mos të mes kush me i kundershtue atij per të çue në vent tradhëtin e shitjes së vendit.

Esht me t'u neveritë paturpësia e Ahmetit qi perdorë per të skusuar vrasiet që ka bërë në patriotë shqiptarë: per të vertetë qi nieri o është i çmendur o kujton se të gjith populli shqiptarë është çmendur!

Ja, pak shembëlla tipike:

Zija Dibra — thotë Ahmeti — ish në besen e Myfid Beut, e Myfid lypsej t'a rute Zija më me kujdes, e mandej ish edhe faji i Zijas që dësh t'iku, sado që e dish se gjendarët do t'bëshin detyren e tyre...

Salik Çeka pak fatin e zi me hasë në një çetë hajdutesh, të cillet e vrane...

Këto i thotë Ahmeti edhe pret qi populli të jët aq i çmendur sa me ja xerë besë!

Permbi **Jusuf Elezin** e Dibres e **Marka Gjorcin** e Merditës nuk ka dëshir Ahmeti të folet aspak, duket se edhe këtu si Dibranët si Merditasit, kan zbulnar misterin e dekes së prisvet të tyre i cili mister çon te dera e Ahmetit!

Shum me e neveritshme veçse është hipokrisia e Ahmetit në vrasiet e dy burravet të Veriut: të Luigj Gurakuqit e të Bajram Currit!

Atyre që Ahmeti i ka miq t'aferm ju thotë se per vrasjen e Gurakuqit fajin e kish Qiadin Saragi, konsulli i Barit, i cili e organizoj ket vrasje, per t'i berë qejfin atij: e verteta është veçse — se Ahmeti bashkë me të vllënë e Qiadinit e organizuene ket vrasje në Tiranë: Qiadini së kje tjtare veçse kriminel djalosh-budalla, që perdorej si vegël per t'vue në zbatim planin criminelle t'Ahmetit, tuj i premteue parë miaft edhe karrjerë diplomatike.

Qiadini mori pare mjaft per vrasjen e Gurakuqit edhe konsullaten e Vjenes, me ta veçse si këtë si të vllajt i mbeti te dera shpis e Saragevet edhe gjaku i Gurakuqit, si laquait e bravit e Ahmetit të Zogollit. Por se prep *shkaktari i vrasjes kje Ahmeti* sado që Saragjet kjene organizatorët e Baltion Stambolla — ilakaja i Saragjevet — zbatuesi i kësaj vrasje të tmershme!

Ahmeti është ag frikacak e hipokrit, sa kuer i diftuene per vrasie, dëftoj një dhëmbje të madhe, tuj thënë se Gurakuqi ish këne burrë i zoti e Shqyppnia humbi shumë me vrasjen tij!

Per Bajram Currin — une gjendesha aty kuer erdh lajmi i vrasjes — dëftoj edhe nje dhëmbje të madhe, tuj thenë se është dem nji fatos i tillë me dekë në ket mndyrë... kështu thosh Ahmeti, ay që kesh dergue malokët e tij per t'a vrë, — kështu thosh Ahmeti e Ministri i tij Kostaq Kotta, i dergote nderime e falnderime malokvet per meritimet në vrasien e Garibaldit te Shqiperis!

Me kësi profkash kujton Ahmeti se e rrën popullin, sado që per ditë faktet i pergenjeshtrojn rrenat e tij.

Në një pergjegje që Chefi i zyres së Shtypit, Teki Selonica, i nep Vatres, s'shkruen ç'ne krye i deri ne funt tjteter, *veçse rrena e profka*.

Qetsi e plotë kenka gjethkund në Shqiperi, burgosë a vrë s'kenka kurrkush, fiala e fletoret kenkan tëra të lira... me një

fjalë Shqiperia si sot e kurr: prep edhe 'i herë tham, ky, bashkë me Ahmetin, a janë çmendur, a por kujtojn së krejt populli shqiptar është verbue a por çmendë!

Qetsi kenka gjethkund në Shqiperi, — po, pse s'permen-desh levizjet në Shqiperi t'Jugut, — po në Malsinat e Shkoders e të Kosoves, që per dit vrahen malokët e Ahmetit, — po Vlona që mbaston një ziarrë i vogël per t'i dhënë ziarm kazanit, qe zin tash sa kohë, — e kështu ne sa vise të tjera.

Burgosë e vrë së kenka kurrkush, ... per vrasiet që permentme më nalt mbaston dementia e Ahmetit e e Teki Selences per me i njallë keto prej vorrit, — per burgosje sa po ju shkruet ket leter, po marë vesht se vetun ne Shkodre janë burgosë nja 80 vetë, per arsye se kan frikë prej qetsics të madhe që ka sot këtu e në Malesi... edhe në viset të tjera burgjet janë mushë...

Fjala e fletoret kenkan të lira: po a thne delka sot në Shqiperi „Politika“, e Vlores, „Shqiptari i Amerikes“ i Korçes, „Ora e Malevet“ e Shkoders, „Drita“ e Gjinokasters?

Esht per nji mend per të qeshur kuer këndon nieri ket deklaratë të Zyres se Shtypit, mos t'ish çeshtja aq tragike sa me të bë me kja!

Arsyenat që zyria e shtypit bje per mbylljen e „Shqiptarit i Amerikes“ e të „Politikes“ janë aq qesharake sa së meritojn as pergjegje.

E verteta është se e lirë është ajo fjalë e ajo fletore që e pagueme sherben Ahmetin tuj mbeshehë e zburkue krimet e tij, porse ç' do fjalë a fletore tjtater qi flet të drejten e mpron të drejtat e Shqiperis, dënohet pa gjyggjë me burg ase me vrasie!

Shkova pak giatë me leter t'ime, por zëna e ime, qe don popullin e vendin e vet, do të shfrefjë në ket rasë tuj ju diftue të drejten këtu, të drejten të cillen e ka dëbne prej Shqiperijes terrori i Ahmetit.

Ahmeti posë politikës së mbrendshe, me të cillen e ka çue Shqiperin me qindra vjetësh mrapa, — tuj pa disprimin e zëmrimin e popullit, i cilli s' ka m'e durne më giatë, — per me pasë mprojtjen e të huejvet është çue m'e shitë e m'e falë krejt Shqiperin, thue se ket ja lanë trashigim bejlerët e Zogollit!

Sh. Naumin e Vermoshin e ka Jugosllavia per ndimen qi i dha Ahmetit në trathëtin e Dhetorit, — mbasi pajtoj Serbin sa per një herë, është çue tash me marrë me të mirë Italin, tuj i dhenë konçesionin e Bankes: per të hollat qe lypsen, është tuj shternguar popullin e sidomos nëpunësat me zor me blerë akcie!

Në një mendyrë të posatëshme veçse, mundohet Ahmeti me kondendue Zotin Ayres, perfaqësuesin e Anglis në Shqiperi, si f'ish sherbtori i tij e jo Kryetari i vetzgjedhur i Shqiperis.

Me mbajtë ket kryesi, kundra dëshirit të popullit, Ahmeti poshtënohet e ulet para të huejvet!

Populli shqiptarë ka dashtni e nderim per popullin e Anglis porsë pa dyshim nuk perfaqëson Z. Ayres, popullin fisnik t'Anglis: Z. Ayres nuk është tjtare veçse tipi i një Levantinit, qi merr karrieren politike n'Orient, per m'u pasunue në një kohë të shkurtë... shum gjak shqiptari kish mbetë pa u derdhë në Shqiperi në keto kohët e mbrame, mos f'ishin këne intrigat e këtëj Z. Ayres, që per rushfetet e kumpanivet, kujton se munt t'a bejn Shqiperin koloni... Shum dëm që Anglia perfaqesohet prej nje nieri të tillë!

Ahmeti s'ka me mbujtë m'u mbajtë as me mprojtjen e të huejvet, pse ka premteue e ka dhënë aq shumë sa edhe të huejt vetë kan me rë në kundershtim njeri me tjtatin, si pralla qe defton per cubat qe vrane njeni tjtatin pse s'kishin si m'e dë plaçken...

Posë kësaj populli shqiptarë s'munt t'i njofin premtimet që dha Ahmeti: *të huejt vetun atçherë i kan me të drejtë konçesionet e tjera në Shqiperi, kuer t'i marrin lirisht prej popullit shqiptarë vetë*, — e jo neper dorë të nje intrigantit — levantin e të nji malokut-kriminell, *pse keto nuk janë vue lirisht prej popullit porse me zori prej të huejvet!*

Sa per ket herë njaf Ju shkrova: po mylli letren tuj Ju falnderue per mprojtjen qi jeni tuj mbajtë per të drejtat e popullit shqiptarë.

Tuj kenë segure se emni nuk do të me shkruhet poshtë, Ju premtoj se shpejtasi do të ju shkruet persri, se më kjo gjendje së durohet!

Me nderime N. N.

Partie Croate

Nikola Pašić

Portret.

Slikareva ruka može prikazati samo časoviti izgled onoga, koga hoće da prikaže. Sretna je ona ruka, kojoj uspije, da i izvjesne osobine karaktera istakne. Drukcijska je slika, koju jedan historičar izraguje. Njegov rad mora prikazati ličnost ne samo sa osobinama, koje bi joj on hito dati, nego i sa osobinama, koje ona zbilja ima. Nikola Pašić, srpski ministar, predsjednik, sa svojom bijelom patrijarškom bradom, još i danas je čovjek željezne volje i jakog ugleda, koji se ne susteže nikakvog terorističkog srestva, koji mu obećaje politički uspjeh. U svojoj 82. godini, on je onaj isti terorist kao u vremenu, kada je kao student Ziriške Politehnike i kao član slavenske grupe komunističkog Jura-Saveza poprimio načelo Mihajila Bakunjinina, da se politički program postize otrovom i nožem, bombom i pištoljem. Uvjerenje, da se na Balkanu, a naročito u Srbiji, politička vlast može zadobiti i držati samo pomoću terora, provlači se od onog doba kao crveni konac kroz sva djela i rad ovog srpskog političara. Originalno je pri tom kod njega da mu je uvijek uspelo, da pred svijetom sakrije to svoje uvjerenje i pripadnost terorizmu, čime u stvari izgleda drukčiji nego što je. Nikola je Pašić istovremeno i odvažan i kukavica. Njegova je odvažnost pasivna, uslovljena fatalističkim raspoloženjem; njegov je kukavičluk reakcija plemenitih osobina njegove osobe i njihova pobuna protiv vlastitih terorističkih nagona. On je složan u svemu za svojim drugovima o potrebi Bakunjinove taktike, ali se od njih bitno razlikuje u tome, da kao pisac i političar u slučaju opasnosti umije drugima podmetnuti odgovornost za svoja djela, a sam uvijek bjegstvom otkloni ispaštanje krivice. Ali ove osobine nijesu najznačajnije u biću ovog čudnog čovjeka, nego nešto drugo, što nije njegovo, a ipak mu uvijek ostaje vijerno: nečuvana sreća, koja ga kao vjerno pseto prati od onog časa, otkada stupa u politički život i koja ga ni jednog časa ne ostavlja. Sa ovom srećom Pašić je uvijek računao; s njom je prebrodio sve opasnosti, ona ga je očuvala od srama i prezrenja, kada je nitkovski i nečasno postupio sa svojim prijateljima. Nikola Pašić nije političar, koji krči put, on nije stvaralački duh. Veliki politički programi i planovi ne potječu nikada iz njegova glave. U grupi Desetorice, koja se 1872. u Cirihu pod vodstvom idealiste Svetozara Markovića zaklinje Bakunjinovom crvenom barjaku ne figurira Pašić ni sa svojim imenom, nego na vrlo upadljiv način samo sa jednim velikim „P“. Bakunjin ga i ne primjećuje. Ako beogradske skutonoše danas drukčije pričaju, to je samo legenda. Iza dovršenih studija dolazi on u Beograd sa švajcarskom inženjerskom diplomom. Pred idealnim Svetozarom Markovićem isčezava njegov politički talent. On pada u još veći zasjenak, kad se malo iza toga pojavljuje Pera Todorović, sin bogatog oca, oduševljen idejama ruskih socijalista 60. godina, koji Markoviću i drugovima stavlja na raspoloženje nasljedstvo svojih roditelja, kako bi sjeme Bakunjinovih ideja mogli posijati na srpskoj zemlji. Nikola Pašić nije govornik kao Marković i Todorović. Dok je prvi srpskoj duši i srpskoj borbenoj omladini 70. i 80. godina dao poleta za izgradnju jedne revolucionarne stranke, koja je obuhvatila čitav narod, unio je ovaj drugi sistem u taj rad i poletom svoga pera, sjajem svoga stila i jednim rijetkim darom zanosne rječitosti stvorio sam svojim silama veliku demokratsko-narodnu stranku. U svim ovim velikim djelima Pašić nema udjela. Nikakav govornik, nikakav mislilac, po svom govoru bugaraš, on se ograničava na sitni rad, na demagošku propagandu od čovjeka do čovjeka. Svoje članke u partijskim organima, čija razuzdanost teži da prikrije nepismenost, nije nikada potpisivao i tako drugima prepuštao odgovornost. On je bio onaj, koji je prilikom opštinskih izbora u Kragujevcu, četiri godine nakon pariške Komune, dao savjet, da se razvije crveni barjak, i to je bio uzrok, da su svi učesnici bili uhapšeni. On je bio onaj, koji je, bez znanja Glavnog Odbora Radikalne Stranke, u Timoškoj dolini i selima Crne Rijeke pozivao na pobunu popove i seljake protiv srpskog činovništva kao satrapa „austrijskog strašila“. Kad je zatim ustanak svukuda izbio, čitav Glavni Odbor Radikalne Stranke bio okovan i iza toga na smrt osuđen, odmaglio je Pašić s lažnim izgovorima preko zemunskog još nedovršenog mosta na obalu spasa. Njegova pasja sreća pratila ga je na prelazu jedne gvodzdene grede zemunskog mosta i spasila od očite smrti. Njegova pasja sreća pribavila mu je utočište u Madžarskoj a zatim u Bugarskoj. Već od duže vremena blagodjejanac Slavenskog Dobrotvornog Društva u Moskvi, čije su se potpore izdavale sa znanjem ruske vlade, počeo je Pašić od seljaka, koji su bili izbjegli u Bugarsku, organizovati bande za upad u Srbiju. Na izveštajima bugarskoj

vladi potpisivao se je, spominjuć svoje bugarsko porijeklo, Nikola Pašov, blugarin ot Zajčar. Iz svog utočišta pozivao je u jednom manifestu srpske seljake, da potuku sve činovnike u Srbiji, ne štedeći ni pismonoše ni telegrafiste. „Kao što je nekada za vrijeme Kara-Gjorgja svaki seljak trebao da ubije svoga gospodara, tako treba i sada da srpski seljak i radnik ubije sve one, koji služe Obrenoviće, austrijske namjesnike u Beogradu.“

— „Pobjedom Revolucije u Srbiji,“ pisao je on istovremeno u „Konstitucija Trnovskija“, „počinje prva etapa ujedinjenja svih Srba i Federacije potlačenih balkanskih naroda.“ To su ideje Mihajila Bakunjinina u njegovom proglasu na Slavene i Svetozara Markovića u njegovom programatičnom spisu „Srbija na Istoku“, koje ovdje Pašić, blagodjejanac ruskog carizma, pod zaštitom bugarskom javno propovijeda. On, koji se je prije malo vremena kao Bugarin natjecao za jedno namještenje u Bugarskoj, pliva sada u svojim proglašenjima u moru velikosrpskih ideja, koje malo iza toga sve jače i silnije nabujavaju, čitavo Jugoslavenstvo obuhvaćaju i elementarnom snagom zanose. Srpsko-bugarski rat se gubi ne malom krivicom usljed demagoške Pašićeve propagande. — Pašićev najveći neprijatelj, Kralj Milan odriče se prestolja, jer neće da se odreće ljubavne sreće u naručju Artemisije Hrističeve. Jedna nova iznenadna sreća! Nikola se Pašić može vratiti u Beograd. Njegova je stranka dobila nadmoćnost.

Počinje jedna desetgodišnja borba, u kojoj ugled Obrenovića biva zamijenjen ugledom Radikalne Stranke. Ali nije demokracija, kao što prevareni narod vjeruje, izašla pobjednicom iz ove borbe, nego bankokratija jedne političke klike, koja teži samo za obogaćenjem. I u ovoj borbi sreća prati vjerno Nikolu Pašića. Svi u stranci, koji ga nadmašuju, bilo duhovnom veličinom, bilo čistocom težnja i ruku, ili se spotiču na nestalom terenu politike ili izumiru prije vremena. Svetozar Marković, Pera Todorović, svukud omiljeni Kosta Taušanović i plemeniti i nepodmitljivi Mihajilo Vujić, Pašićeva sreća uklanja mu sve rivale s puta. Time on postaje neosporni vogja stranke. Njegova jačina u stranci raste uvogijenjem korupcije u njenim redovima. Za njega je politika bila uvijek trgovina! I u opoziciji i na vladi znao se je on bogatiti. Svoje pomagače, koji su mu stvarali skupštinsku većinu, znao je on uvijek tako odabrati, da je samo na njih padala odgovornost za politička ubistva, koja su za održanje vlasti bila potrebna. Njegova borba protiv Obrenovića dovela ga je automatski u vezu sa ondašnjim pretendentom Petrom Karagjorgjevićem, koji je sa posljednjim ostacima svoga imanja tražio da zadobije simpatije Pašića i njegovih prijatelja. Ali Pašić nije nikad pomišljao, da „Crnoga Petra“, dovede na srpski prijesto, jer ga je smatrao nesposobnim, što i prigodno nije ni krijo. Iznenada izgledalo je, da je njegova politička karijera na kraju. Jedan atentat na kralja Milana, zajedničko djelo radikalnih političara i ruskog vojnog attaché-a u Beogradu, dali su posljednjim Obrenovićima, kralju Milanu i kralju Aleksandru povoda, da se jednim udarcem oslobode vogja Radikalne Stranke. Pašić sjedi u tavnici dršćući od straha i siguran smrtno presude. Kad austrijski car zadržava ruku Obrenovićima. Ovi pak dolaze na jednu čisto makjavelističku misao: Pašić neka živ napusti tavnicu, ali kao politički mrtvac. Obećaje mu se pomilovanje i novac, ako u javnoj sjednici suda svoje partijske drugove označi kao ljude, koji u politici ubijstvo upotrebljuju kao sredstvo, dok ga on osuguje. Zaprepašćenje i gnjušanje bio je eho ove kukavičke i lažne izjave. Njegovi su ga prijatelji na ulici pljuvali — i kao politički mrtvac izgledalo je da mora napustiti zemlju. Ali to je samo tako izgledalo... Jedan dio Radikalne stranke, koja se je poslije njegovog sramnog djela bila potcijepala, podigao ga je, iza kratkog vremena, za svog vogju i kada je oficirskom zavjerom 11. Juna 1903., protiv volje Pašića, a po naredbi ruskog poslanika, Petar Karagjorgjević bio izabran za kralja, postao je on ubrzo kod istog Petra, kojega je on nekada označio kao najnesposobnijeg Srbina, neophodno potrebni upravitelj Kuće. Sreća ga ni ovog puta nije bila napustila. Odsada je vladao on sa jednom strankom, koja je i kod samog naroda bila već u manjini. Ali Pašić se odaye nabujaloj rijeci velikosrpskog pokreta, s kojim on kao rođeni Bugarin ima samo vještačke odnose. U ruskom carizmu imao je magijski štap, koji mu je svukuda uspjeh olakšavao i preko svih poteškoća pomagao. Jer u doba Petra Karagjorgjevića od 1903.—1914. nije vladao u Beogradu Nikola Pašić, nego „azijsko odjeljenje“ ruskog Ministarstva Spoljnih Poslova preko svog poslanika na srpskom dvoru. To se je očitovalo, kad je Petar Karagjorgjević htio u nemilosti otpustiti Pašića, jer mu ovaj nije hito dati udjela na provizije francuskog zajma i ratnih literacija za srpsku vojsku. Ruski poslanik po nalegu carevom izvojevao je povratak

Pašića na vlast. U osobi Dr. Milovana Milovanovića nastaje za Pašića jedan opasni rival za vlast u Srbiji. Ali Rusija i stara sreća ne ostavljaju Pašića. Kada kralj sa svojim novim ministrom može učiniti tako željno očekivanu posjetu ruskom dvoru, dobija Nikola Pašić jedan lični poziv od cara, koji time potvrđuje, da Rusija hoće da vodi politiku u Srbiji samo sa Pašićem. I kada još uvijek nepoučeni Petar Karagjorgjević 1914. poziva Nikolu Pašića da dadne ostavku na upravi zemlje radi opće poznate neurednosti i korupcije u „oslobodjenoj Makedoniji“, dolazi Rusija da zaštiti svoga čovjeka. Kralj je prisiljen da odstupa, ali Pašić ostaje. Kao ruski čovjek on stupa u terorističku akciju, čiji se rad uperuje protiv opstanka Austro-Ugarske.

Sa istim terorom, s kojim je u svojoj mladosti uzdrmao prijestolje Obrenovića, prelazi sad na to, da pomoću carizma izvede one destruktivne ideje, koje je Bakunjin kao prvi uperio protiv Austrije, a Svetozar Marković programatizrao. Omladina, koja se sada zanima i zanosi s političkim ubijstvima, njemu, starom političaru katastrofa, i suviše je dobro poznata. U njoj on vidi svoju vlastitu pomlagjenu sliku. On uvigja sa simpatijom i nepokolebljivim uvjerenjem, da se na Balkanu samo političkim ubijstvom može auktoritet održati, uspjeh postići. Ali bogat iskustvom, on je pravi virtuos da prikrije svoje saučešće i inicijativu u svim političkim zločinima, koji su se u dvadesetom vijeku odigrali u Beču i Zagrebu, na Cefinju i Beogradu. On u tom uspijeva, jer je on izvršitelj ruskih planova u Srbiji, a ruski

novac i srpski Orden u Inostranstvu pribalaju mu državnički talent, koji on ne zaslužuje. Njemu se ne može ništa dogoditi, jer ga Rusija drži. Ali njegova je sreća nadživjela i ovo carstvo. Iz ruševina Austrije niče Jugoslavija. Evropski državnici gledaju u patrijarhijskoj figuri Nikole Pašića jugoslavenskog Mojsiju, dok on u stvari nije ništa drugo nego najsrećniji terorist našeg i doba. Njega njegova sreća prati i ne ostavlja ga ni danas, kada on u izgradinji nove jugoslavenske države ide putovima, koje je za vrijeme Obrenovića kao demagog osugjivao. Kraljevina Srba, Hrvata i Slovenaca je jedna policijska država, kakva nije bila ni Rusija Aleksandra III. Makedonski se seljak i dalje drži u ropstvu, a opozicionalne stranke se izbacuju iz Skupšine! Zbiri i žandari su pomoćnici nekadašnjeg prijatelja Bakunjinova. Preko milijona srpskih lješina prevela je Pašića njegova sreća. On je znao čuvati svoga sina od neprijateljskih kuršuma, dok je cvijet srpske mladosti padao u krvavim borbama. On je znao od njega napraviti najvećeg ratnog špekulanta, koji je u vremenu općeg osiromešenja kao sin svoga oca postao najbogatiji čovjek u Srbiji.

S terorom i to samo s terorom održaje Nikola Pašić u svojim posljednjim danima vlast. Sijedi terorista prošao je kroz mnogo faza. Dugo vremena pomoću ruskog, a poslije i bez ruskog magjijskog štapa. Njegova pojava nije nikakva sreća za historiju. Jer nas u ovim burnim vremenima uči, da nasilje pobjeguje!

Leopold Mandl

Partie Slovène

Kmetski pokret v Sloveniji

Če hoćemo razumeti slovenskega kmeta v današnjem življenju, moramo premetriti propej njegovo preteklost. Za časa kmetskih puntov v srednjem veku ga vidimo z dvignjeno pestjo napram fevdalistični gospodi, stanujoči v mogočnih gradovih. Če ravno je bil kmet oborožen skoraj samo s svojim poljskim orodjem vendar ga je fevdalna gospoda komaj premagala z moderno oboroženo in šolano vojsko.

V teh bojih se mi zdi slovenski kmet najagilnejši in najpodjetnejši. Pozneje je občutil strašno maščevanje grajske gospode, katero še je podpirala duhovščina s svojim „božjim blagoslovom“. Iz tega časa datira tudi tista nezaupljivost kmetskega liustva napram vsakemu, ki ni iz njegovih vrst. Celotna inteligenca, ki je izšla iz kmetskih koč, si ni mogla priboriti zaupanja dežele. V zgodovini čutimo to pri ilirskem pokretu, v revolucionarnem letu 1848 v bojih „Zedinjemo Slovenijo“. Sploh opazamo v celni naši zgodovini, da so po usodolnih kmetskih puntih mase ostale pasivne napram pokretom, ki jih je vodila inteligenca.

Ob tej priliki moramo tudi poudariti, da je kmet rešil slovenski jezik, da ga ni izpodrinil germanski valj, s svojo nezaupljivostjo in konzervativnostjo. Slovenska inteligenca bi ga ne ohranila, ker je bila pokvarjena v avstrijskih šolah.

Nadalje se slovenski kmet ni nikdar navduševal za avstrijski imperijalizem ter Habsburžane, kakor se tudi sedaj ne navdušuje za srbsko hegemonijo in Karadjordjeviče.

Zato lahko razumemo, da je bila inteligenca kmetu tuja, kakor še je danes, ko je črno-rumeni imperijalizem prebarvala rdeče — belo — modro.

Slovenski narod je bil vedno osamljen, silo samazavesti mu je fevdalna gospoda omajala. Tako se ne smemo čuditi, če je v svojem slovanskem nagnjenju k sentimentalnosti se naslonil na religijo, kjer ga je potem nemoralna in demagoška duhovščina izkoristila in da še danes vodi politiko našega kmeta.

Končno še pripomnimo, da je naš kmet v večji meri nezaupljiv, kakor pa konzervativen, kar posebno lahko opazimo v gospodarskem življenju. Večkrat je moral občutiti težko razočaranje poloma združnih denarnih zavodov, mlekarn i. t. d. Kolikokrat je ravno take polome zakrivila gospoda!

Dalje pogledimo v kulturno življenje! Mnogoštevilne knjižnice raznih društev, slonečih na najrazličnejših tendencah, delujejo izborna. Po ljudskih odrih se igra s polno paro. Vrše se predavanja in drugo, pa če obrnemo pogled v globino tega dela, ne opazimo uspehov, ker teži vse bolj na „zabavo“ kakor pa na vzgojni in izobraževalni moment.

V zadnjem času se kažejo pri slovenskem kmetu prvi znaki samostojnega dela posebno na političnem polju, t. j. osnovanje Kmetske samostojne stranke in Slovenske republikanske

stranke kar je sigurno velikega pomena, ko vlada trd balkanski režim P. P. Ž. Kratko povedano naš kmet čuti potrebo, da se osamosvoji ter reši duhovščine in advokatov, ki so ga odirali vsak po svoje.

Iz tega sledi, da kmet teži za osamosvojitvijo na treh poljih: 1. gospodarskem, 2. političnem, 3. kulturnem.

Pravzaprav bi moral gospodarski moment biti kot izhodišče političnega in kulturnega pokreta. Danes mora kmet preživljati najtežjo gospodarsko krizo, katera pa zahteva politično in kulturno preorijentacijo. Naš kmet je priden in dela celo preveč, ne oziraje se na razne ekonomske reforme novejšega časa. In tu bi mogla slovenska revolucionarna omladina priskočiti na pomoč. Ponazoriti bi bilo potrebno samo vzrok gospodarske krize.

Kmet prodaja svoje pridelke veletrgovcu in ta zopet drugemu in tretjemu, nazadnje pride blago skozi več rok do konzumenta. In vsi ti posredovalci med konzumentom in kmetom spravijo lepe dobičke v svoje blagajne. Na drugi strani pa kmet kupi industrijske izdelke od trgovca, ki so že tudi poprej šli skozi več rok engrosistov.

Kratko povedano, kmet prodaja svoje pridelke po ceni „na debelo“, kupuje pa drago industrijske izdelke „na drobno“. Tako njegovi računi ne nejdejo ravnotežja ter ga vsled tega tlačijo gospodarska kriza.

Tu bo kmet sigurno začutil potrebo osnovanja nakupovalnih in prodajalnih združenj. Tak pokret pa zahteva preorijentacije v javnem življenju.

Našega kmeta bi rešil gospodarski pokret, na druge tudi ne zaupa. Vdnevih razpadanja Avstrije in narodnega navdušenja je samo on ohranil ravnotežje. Zdi se mi, da je že takrat čutil, da do res lahko govoril slovenski pri raznih uradih, ko bo plačeval težke davke in takse ter pri vojaki ekzerciral pod slovenskim poveljem, kar pa se je na žalost celo zmotil. Odkrito povedano, kmet ne čuti drugih ugodnosti od strani države, kakor da plačuje davke in daje sinove v vojsko. Poprej je pri teh poslih uporabljal nemški občevalni jezik, sedaj pa slovenski, oziroma srbski.

Pri urejevanju državne uprave ni soodločeval v Avstriji, kakor ne soodločuje v sedanji državi. To bo pa nastopilo samo takrat, ko bo nastopila že poprej omenjena preorijentacija, da bo se kmet osamosvojil. Takrat lahko pričakujemo, da bo kmet osamosvojil. Takrat lahko pričakujemo, da bo vstal zopet tisti jasen čut za svobodo, kakor v kmetskih puntih v minističnem srednjem veku.

Tu je v prvi vrsti poklicana učiteljska omladina, ki živi med narodom. Uspela bo pa samo takrat, ko bo stopila k narodu, ne iz stališča, da hoče pridobiti njegove gumijevе kroglice, ampak za njegovo in svojo lastno svobodo.

B. Goričan